

Les esclaves 1

LES MAUDITS (LOS MALDITOS)

DE RAÚL HERNÁNDEZ GARRIDO

Prix National de Théâtre CALDERÓN DE LA BARCA 1994,
décerné par le Ministère de la Culture-Gouvernement Espagnol

VERSION 2009

Traduit de l'espagnol par Joël Fréminet

PERSONNAGES

COMMANDANT

SERGEANT

GAMIN

TANIT

DENIT

CARNIT

AVOCAT

NOIR

HOMME

L'ACTION

*La Jungle, dans une île,
si loin de tout.*

Contacts

Joël Fréminet

joel.freminet@gmail.com

+33 - (0)663 54 61 43

+33 - (0)546 39 92 57

12, allée de la Marjolaine

17420 Saint-Palais sur Mer

Raúl Hernández Garrido

raulhgar@gmail.com

UN.-

(La jungle, un espace vivant et insalubre. L'air y est aussi irrespirable que dense : on pourrait le couper avec le fil grossier d'une machette. La chaleur est suffocante. La lumière est éblouissante, mais son éclat intense et diffus n'est pas suffisamment fort pour éclairer les objets les plus proches.

Le GAMIN, une douzaine d'années de maigreur et de faim, couvert de quelques haillons, restes de vieux uniformes, à l'affût, essaye de casser une noix de coco contre les rochers. Encore et encore, sans y parvenir. Il recommence. Sans cesse. Finalement, énervé de ne pouvoir fissurer sa coque, il la jette brusquement par terre. Il entend des bruits. Se cache.

Un homme, la cinquantaine fatiguée, le SERGENT, vêtu d'un semblant de treillis, examine le sol. Avec précaution, il sort un piège des broussailles, dans lequel il a attrapé un animal décharné, une touffe de poil sur la peau, une sorte de lapin. Avec son couteau, il lui fait une entaille précise au cou, et l'animal, dans un râle, cesse progressivement ses mouvements convulsifs. Le SERGENT s'assied sur un rocher. Il pose son fusil debout, au sol, appuyant le canon contre son dos, et commence à écorcher le lapin.

Sans le lâcher, il cherche où faire un feu. Il empile des branches, quelques herbes sèches, dans une éclaircie entre les herbes. Il sort un briquet à amadou. Avec un soin infini, il l'allume et tente d'allumer le feu.

Rampant comme un serpent, le GAMIN avance jusqu'à ce qu'il attrape l'arme et l'attire discrètement à lui. Le SERGENT se lève, et après avoir épuisé la flamme du briquet sans avoir allumé le feu, donne un coup de pied dans l'arme, la mettant hors de portée du gamin. Course désespérée entre le SERGENT et le GAMIN pour récupérer le fusil. Le GAMIN arrive le premier. Le SERGENT, pour l'arrêter, met le pied sur sa main, mais le gamin, retenant sa douleur ne lâche pas le fusil, et d'un coup, ramasse l'arme et la pointe sur le SERGENT. Le garçon rit comme un dément. Un rire court et saccadé.

SERGEANT:

Tranquille, fiston, tranquille. Fais attention à ce que tu fais, très attention. Personne ne te veut de mal. C'est ça, baisse le fusil. Le coup pourrait partir. Personne ne souhaite qu'il parte. Comment t'appelles-tu ?

Tranquille. C'est rare de voir quelqu'un par ici, tu sais? Tu peux marcher des jours et des jours dans la forêt, tu peux errer une vie entière au milieu de toute cette végétation sans voir âme qui vive. Ce n'est pas bon du tout. Tu peux ne voir personne mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas quelqu'un, caché et en train de guetter. En ce moment, par exemple, qui sait, caché dans les broussailles. Avec un fusil, comme celui que tu tiens entre tes mains; un fusil pointé en embuscade vers ta tête. Ou tes couilles. Tu crois que tu les as bien accrochées, hein? Tu ne voudrais pas les perdre, hein? Tu vas continuer à me mettre en joue longtemps? Un peu de courage. Allez baisse-le. Je ne te ferai rien, nous discuterons toi et moi et tout ira bien. Parce que tu ne voudrais pas te retrouver une balle entre les yeux. C'est quelque chose que je n'aimerais pas pour moi. Tu crois que je ne parle pas sérieusement? Figure-toi, les branches. Tu entends? Tiens, là. Pas le bruit de la forêt, moins fort que son ronronnement. Moins fort. Ce n'est pas le vent. Il n'y a pas de vent, ça ne peut pas être lui. Ce n'est pas moi. Ce n'est pas toi non plus. Chut.

(Le GAMIN regarde vers les buissons, le SERGENT en profite pour le gifler et lui prendre le fusil, puis d'un coup de poing l'allonger au sol. Il se jette sur lui, et l'immobilise.)

Qui es-tu? D'où tu sors? Réponds-moi. Tu n'as pas de langue? Je vais te casser la gueule... Petit merdeux... Tu sais combien c'est difficile de faire un feu ici? Comment je vais le bouffer maintenant?

(PAUSE)

Parle.

Ça fait deux jours que tu me suis.

Parle.

(PAUSE)

Il te reste beaucoup à apprendre. Ce n'est pas si facile de suivre quelqu'un, pas si facile. Il ne

suffit pas de se mettre dans ses pas. Avancer en silence, c'est commettre la plus grosse erreur. Ça ne t'était pas venu à l'idée, hein? Tout résonne dans la forêt. Chercher à être silencieux, c'est comme se mettre des clochettes aux pieds. Tu sauras maintenant. Tu ne veux pas me dire qui t'envoie? Tu as mal, pas vrai? Tu auras encore plus mal si tu n'obéis pas. Parle!

GAMIN:

Je veux aller avec le Commandant.

SERGEANT:

Le Commandant?

GAMIN:

Vous êtes un de ses hommes. Je le sais. Je veux me joindre à la troupe. Je veux être un soldat du Commandant.

SERGEANT:

Je ne connais aucun commandant.

GAMIN:

Regardez, le clairon. Quand je l'ai trouvé il était rouillé. Je l'ai nettoyé avec du sable. Maintenant il brille comme un neuf. Moi je serai le clairon de mon Commandant.

SERGEANT:

Ici il n'y a aucun commandant.

GAMIN:

Moi je l'ai vu. Marchant la nuit dans la forêt, se redressant et dépassant de la cime des arbres. Une tête coupée dans chaque main. Je suis sûr qu'il manque un clairon dans la troupe du Commandant. Moi je serai le clairon du Commandant. Moi je l'ai vu!

SERGEANT:

Tu n'as rien vu du tout.

(Le SERGEANT pousse le GAMIN et le met à terre. Le GAMIN reste immobile, prostré au sol.)

(PAUSE)

Relève-toi. C'est ça la Jungle.

(Le SERGENT relève le GAMIN, qui s'était endormi.)

Dors quand je monte la garde, jamais quand tu es seul, ou quand moi je dors, ou que je vais faire un tour. Apprends à te contrôler. Si tu ne sais pas comment maîtriser ton corps, encore un peu et tu pourras le faire. Tu criais dans ton sommeil. On t'entendait à des kilomètres. S'il y a quelqu'un par ici, il t'aura entendu.

GAMIN:

J'ai la bouche sèche.

SERGENT:

La rivière est jaune. Il n'y a pas d'eau. Tu boiras quand nous serons plus haut, là où les eaux sont propres.

GAMIN:

Quand est-ce qu'on contactera le Commandant?

SERGENT:

Ton Commandant, tu entends? Ton Commandant n'existe pas. Ici il n'y a aucun commandant.

DEUX.-

(Lumière aveuglante: une clairière au milieu de la Jungle. Les arbres abattus, brutalement, sans aucune sensibilité, forment un cercle gigantesque de nature mutilée. Bruit et tapage. TANIT et DENIT, peau foncée, de petite taille, dos larges et

mitraillettes sur l'épaule, traversent l'espace en courant, sous la pluie, et exhalant leurs phrases en criant.)

TANIT:

Combien il y en a là?

DENIT:

Des centaines. Hommes, femmes, enfants, vieux.

TANIT:

Ils répondent encore à l'appel de leur Commandant.

DENIT:

Ils sont ici. Des centaines. À attendre la parole d'un homme. D'un seul homme. À chercher sa protection.

TANIT:

Comme s'il pouvait leur donner.

DENIT:

Ils apportent de la nourriture.

TANIT:

Rien d'autre?

DENIT:

La peau sur les os. Rien de valeur.

TANIT:

Tu crois?

DENIT:

Ils ne peuvent rien cacher. Dénudés. Affamés. Décharnés. On leur voit les entrailles. Et malgré ça ils nous apportent toujours de la nourriture pendant qu'ils crèvent de faim. Pour leur Commandant. Pour notre Commandant.

TANIT:

Pour nous.

DENIT:

Pour nous, les soldats de leur Commandant. Ils privent leurs enfants de nourriture pour nous la donner.

DENIT:

Ils ont peur.

TANIT:

Qu'ils l'aient. On va leur donner de bonnes raisons.

Divertis-toi un peu. Maltraite-les, insulte-les. Dis-leur que tu accomplis les ordres de leur Commandant. Que leur Commandant les prend pour des lâches et des voleurs. Que leur Commandant n'accepte pas l'aumône. Que ni lui ni nous, ses hommes, ne nous laissons acheter avec des restes qu'ils auraient honte de jeter aux cochons. Force les femmes. Utilise le couteau.

DENIT:

Ils ne se rebelleront pas? Ne fuiront pas?

TANIT:

Ils ne feront rien. Ils seront trop effrayés en attendant que les coups tombent sur eux. À partir d'aujourd'hui, camarade, ils vivront dans la peur. Et ils auront une toute autre idée de leur Commandant.

TROIS.-

(Le GAMIN joue avec le clairon. Astiquage après astiquage, il fait briller ce qui déjà reluit. Il le porte à ses lèvres. Souffle. Le SERGENT le lui enlève violemment de la

bouche.)

SERGEANT:

Laisse ça.

GAMIN:

Alors donnez-moi un fusil. J'ai l'âge d'être soldat. J'ai tout d'un homme. Vous ne le voyez pas? J'ai seize, dix-huit ans. Si j'avais un fusil je serais plus utile. Mais mon clairon me suffit pour faire trembler la forêt. C'est mon arme. Avec lui à la bouche, je prendrai la tête de l'avant-garde. Tous me suivront, et je conduirai les soldats à la gloire. Écoutez!

(Le GAMIN saisit le clairon et le porte à la bouche. Il souffle, mais ne parvient qu'à obtenir un pauvre vagissement. Il prend une inspiration. Mais avant que le clairon retentisse, le SERGEANT lui arrache à nouveau des mains.)

SERGEANT:

Ce n'est pas un cirque ici.

GAMIN:

Non monsieur, ce n'est pas un cirque. Je le sais. Je m'en suis aperçu. Nous sommes sur un champ de bataille.

SERGEANT:

Où as-tu vu les tranchées?

GAMIN:

Ça se sent. Il y a eu une grande bataille. Une lutte juste pour une cause juste. Une cause à laquelle croire. Moi aussi je crois à cette cause.

SERGEANT:

Nous sommes près d'un hameau. Lève-toi. Je t'accompagnerai. De là, tu pourras bientôt retourner tout seul chez toi.

GAMIN:

Je n'ai pas de chez moi. Je n'ai rien. Seulement mes mains et ce clairon. Je veux m'engager. Je dois aller là où est le Commandant... je peux le faire... je suis courageux... Et je sais ne pas avoir de pitié... j'ai déjà tué un homme...

(La véhémence de l'ENFANT provoque un éclat de rire du SERGENT)

Je peux le faire, monsieur. Je peux prendre une arme et mettre un homme en joue. J'appuierais sur la gâchette sans problème, un ordre pour tuer me suffirait. Ma main ne tremblerait pas.

SERGENT:

Tuer?

GAMIN:

Vous m'apprendrez.

S'il vous plaît.

J'ai marché des jours entiers. Depuis très loin pour arriver jusqu'à lui. Je trouve incroyable d'être déjà si près de lui. Aussi près que si je l'avais déjà vu. Je veux arriver tout de suite à son campement.

Le Commandant. Il était tout petit qu'on entendait déjà parler de lui, comme s'il était une légende des temps passés, comme si elle s'était maintenue génération après génération. Mes grands-parents me racontaient que dans cette île on le connaissait depuis des années et des années. Que certains croient qu'il était ici avant quiconque. Leurs parents, leurs grands-parents, savaient déjà tout sur lui, et les parents et les grands-parents de ceux-ci avaient aussi entendu parler de lui et de ses hommes.

C'est vrai qu'il est si grand qu'il touche le ciel? Et si fort qu'il pourrait soulever des montagnes? Monsieur, vous qui le connaissez. Vous qui êtes l'un des siens, vous me conduirez à ses côtés?

SERGENT:

Fiston, retourne chez toi.

GAMIN:

Vous ne m'avez pas compris. Vous ne voulez pas me comprendre.

(Le GAMIN commence à s'agiter avec un rire nerveux, maladif, qui le met hors de lui. Le SERGENT le gifle pour arrêter sa crise de nerfs.)

Pardon, monsieur. Je ne le ferai plus. Je le jure. Vous me donnerez un fusil?

SERGEANT:

Ici tu ne survivrais pas deux jours de plus.

GAMIN:

J'ai juste la taille pour tenir un fusil. Dix-sept, plus de vingt ans. Tout d'un homme. Un soldat. Je ferai trembler la forêt.

QUATRE.-

(De la Jungle entrent en courant TANIT et DENIT, mitraillette à l'épaule, traînant un NOIR, à moitié vêtu d'un uniforme similaire aux leurs, pieds nus, le tirant chacun par une main. Les deux soldats rient, le captif rit aussi, nerveusement, incertain de son sort.)

DENIT:

Tu devrais attacher tes bottes. C'est dangereux de courir avec les lacets détachés. Ça ne plaît pas au Commandant que tu ailles avec les bottes détachées.

NOIR:

Bottes.

TANIT:

Attacher tes lacets. Il a donné une crampe d'estomac à plus d'un qui n'avait pas attaché ses bottes.

NOIR:

Estomac.

DENIT:

Tu ne les attaches pas. Toi tu ne fais que ce que tu veux.

NOIR:

Les lacets.

DENIT:

Les bottes.

NOIR:

Les bottes.

TANIT:

Les lacets. Un accident.

DENIT:

Un coup. Une chute. À cause des lacets.

TANIT:

À cause des bottes mal attachées, regarde ce que ça fait.

(Il lui donne un coup fatal contre un arbre.)

DENIT:

Pauvre frère. Je t'avais prévenu de tout mon cœur. Attache-les.

NOIR:

Bottes. Bottes. Les bottes.

TANIT:

Pauvre frère. Si pauvre, si pauvre que, regarde, il va pieds nus. Il n'a même pas de bottes.

DENIT:

Dangereux, de plus en plus dangereux. Les pieds nus, très dangereux.

TANIT:

Très dangereux. Il y a plein de choses par terre. Des choses dangereuses.

NOIR:

...Reuses.

(Au milieu des rires des trois, les hurlements du NOIR, lorsque TANIT et DENIT le torturent. À la fin, ils lui passent un fil de fer autour du cou qu'ils attachent à ses pieds.)

DENIT:

Des objets coupants. Qui blessent en profondeur, jusqu'à l'os.

NOIR:

Dange... reuses.

TANIT:

Des endroits où on trébuche, où on tombe, et les os font chas, chas.

DENIT:

Chas.

TANIT:

Chas.

NOIR:

Chas.

DENIT:

Il y a ceux qui marchent beaucoup pieds nus, beaucoup trop. On ne sait jamais où vont ces gens. Ils ne disent rien. Ils marchent seuls. Ils regardent beaucoup, beaucoup trop. Ils entendent tout. Se cachent. Guettent, scrutent, épient. Mais nous, nous savons très bien ce qu'ils ont fait ou pas, où ils vont et nous savons parfaitement où chasser les gens inquiets comme toi. Dangereux, dangereux.

TANIT:

Très dangereux. On ne peut pas se balader tranquillement par ici. Il faut mieux prendre soin de sa santé, prévenir. Sinon, aux inquiets, ça peut leur donner une crampe d'estomac.

DENIT:

Une bonne crampe.

TANIT:

Ils continuent de guetter, ils écoutent, et ensuite ils parlent. Avec qui parlent-ils? Avec la chaleur qu'il fait, ils commencent à faire, ou à penser des choses qu'ils ne devraient pas.

DENIT:

À dire des choses qu'ils ne devraient pas.

TANIT:

À dire du mal de ceux qui sont leurs frères.

NOIR:

Le Commandant... Le Commandant vous...

TANIT:

Pauvre frère, comme on se trompe. En marchant pieds nus, le soleil dérange la tête. Ça te fait rire, frère?

NOIR:

Non, non...

DENIT:

Mais, il ne s'est pas encore attaché les bottes? Tu crois que ça va lui plaire au Commandant de te voir avec les bottes détachées?

TANIT:

Grave faute. Aucune fidélité, aucune discipline. Tu es soldat de quelle classe? Quel régiment permet des soldats comme toi? C'est ça l'armée?

DENIT:

Non, non. Ce n'est pas ça, pas du tout.

TANIT:

Et qui est celui à la tête de ces guenilleux qui te permet tout ça ? Écoute-moi bien. Si tu continues comme ça, je te punirai sans cesse.

DENIT:

Debout. Obéis. Debout. En rang.

TANIT:

Ces lacets, détachés... Tu entends? Détachés! Les lacets. Lacets. Laa...cets. Répète! Lacets. Attache-les. Attache-les! Répète. La-cets.

(Le NOIR s'efforce d'ouvrir la bouche. Il rejette un "chut" d'agonie et un vomissement sombre.)

Ton Commandant n'est pas l'homme approprié pour commander une armée. J'ai longtemps tardé avant de le découvrir, mais c'est une vérité indiscutable. Comment imaginer que quelqu'un comme lui puisse défendre et gouverner toute une nation. Moi je ne me donnerais pas aveuglément à lui. Je ne lui ferais même pas confiance pour attacher mes bottes. À nous, il ne nous plaît pas.

DENIT:

Les gens qui le suivent ne nous plaisent pas.

TANIT:

Ceux qui intriguent en sa faveur ne nous plaisent pas. Les mesquins, les traîtres. Les gens qui écoutent les secrets. Ceux qui conspirent et qui ne sont pas avec nous.

DENIT:

Ils ne nous plaisent pas... ceux qui n'attachent pas leurs lacets!

TANIT:

Les traîtres ne vivent pas longtemps.

DENIT:

Revenons. Il est tard.

(DENIT sort.)

TANIT:

Ça serait tellement mieux pour toi si moi aussi je te laissais là, pas vrai? Mais je ne vais pas le faire. Je ne vais pas t'abandonner si tôt. Il nous reste encore du temps. Laisse-moi jouir de ta compagnie avant que n'arrive ton moment. Rappelons-nous le passé. Nous arrivons ici en même temps toi et moi. Main dans la main. Au coude à coude. Poing à poing. Ça fait combien d'années, hein? Beaucoup. On était un groupe de mecs, heureux et insoucians. Maintenant nous ne sommes plus aussi jeunes, mais ce n'est pas pour ça que nous sommes moins impulsifs qu'à l'époque. Et en

dépit des années passées, n'est-ce pas, nous sommes des hommes joyeux, heureux. Pas vrai que nous le sommes, en dépit de nos cheveux blancs? À cette époque nous crachions notre haine et jurions de mettre tout à feu et à sang. Tu en conviens? Le bon temps. Nous unissions nos poings et nous donnions notre parole pour rester soudés jusqu'à la mort. Des trucs de mecs quoi. C'est ce que nous nous promettions alors. Il n'y avait qu'à respecter la parole donnée.

Le bon temps, pas vrai? Certains disent qu'hier est mieux qu'aujourd'hui. Je suis sûr que tu penses comme ça maintenant. Moi je ne le pense pas. Mais je ne vais pas te convaincre du contraire. Le passé, c'est le passé. Et toi tu fais déjà partie de ce qui n'est plus.

Unis jusqu'à la mort. C'est ça que nous nous promettions. Donne-moi la main, vite. Serre. Fort. Fort. Fort.

(Le NOIR est épuisé. TANIT lâche sa main inerte, crache sur son visage ensanglanté et s'éclipse doucement.)

CINQ.-

(Le NOIR agonise au milieu de la jungle. Le SERGENT, marchant d'un bon pas, vient des fourrés.)

GAMIN:

(Hors scène)

Je n'en peux plus...Arrêtons-nous.

SERGENT:

Presse le pas.

GAMIN:

(Hors scène)

Si seulement je pouvais... une seconde, rien qu'une seconde... prendre un peu d'air.

(Le SERGENT découvre la présence du NOIR, qui exhale son dernier soupir. Il le touche doucement du bout du pied. Le GAMIN apparaît depuis l'intérieur de la Jungle, et tombe inanimé à ses pieds, presque à côté du moribond, sans se rendre compte de sa présence agonisante.)

SERGENT:

Lève-toi, gamin. Debout.

GAMIN:

Fichez-moi la paix, juste un peu.

SERGENT:

Ce n'est pas un endroit pour se reposer.

(Le SERGENT sort une gourde et s'humidifie les lèvres.)

GAMIN:

Monsieur, je ne vous obéirai pas. Je ne vous écouterai plus, monsieur. Depuis avant le lever du jour, je tire la langue. Toute la journée. Et hier. Et avant-hier. Depuis trois jours. Marcher sans arrêt, pourquoi faire? Cette colline, cette maudite colline, on devrait s'éloigner d'elle. Elle est de plus en plus haute. Où est le Commandant? Ne me dites pas qu'il n'y a aucun Commandant. Je l'ai vu. Pourquoi, monsieur, évitez-vous que nous le rencontrions? On s'éloigne de son campement? Vous ne voulez pas le rencontrer? Vous le fuyez? Ça doit être ça. Ou bien sommes-nous perdus? Bien sûr, c'est ça. Perdus. Merde.

SERGENT:

Relève-toi et mouille tes lèvres.

GAMIN:

Je ne me lèverai pas. Non. Je reste ici. Tout le temps. Tout le temps. Le temps que je voudrai.

SERGENT:

Debout.

GAMIN:

Non!

(Le SERGENT essaye de relever le GAMIN de toutes ses forces. Celui-ci gigote tellement qu'il retombe presque sur le moribond, s'apercevant enfin de sa présence. Il recule.)

Qu'est-ce qui s'est passé? Qui a fait ça? C'est horrible.

(PAUSE. Le GAMIN se rapproche du NOIR.)

Il est encore vivant.

SERGENT:

Écarte-toi de là.

GAMIN:

Sa poitrine bouge. Il respire.

SERGENT:

S'il te reste un peu de courage, bois un peu, et on continue. Il faut parcourir un long chemin avant de pouvoir se doré au soleil.

GAMIN:

On ne peut pas laisser cet homme ici!

SERGENT:

Que veux-tu, te charger de lui? On y va.

(Le GAMIN prend la gourde et la penche vers le NOIR, le fait boire. Le SERGENT le regarde agacé.)

Ne fais pas ça. Ne gaspille pas l'eau comme ça.

GAMIN:

Il meurt!

SERGENT:

Tu la fermes et on y va. Ce n'est déjà plus un homme.

(Le GAMIN se penche de nouveau vers le NOIR. Le SERGENT, en le giflant, lui enlève la gourde.)

GAMIN:

Il en a besoin.

SERGENT:

Il n'a plus besoin de rien, et ce qui lui manque le moins c'est l'eau que tu lui donnes. Il a les intestins détruits, et en le faisant boire tu lui perfores. Tu comprends ce que ça veut dire? Moi, même à mon pire ennemi, je ne voudrais pas lui causer autant de douleur. Écoute-moi et dis-moi ce que tu vas faire maintenant.

(Le NOIR, jusqu'alors silencieux, agonise avec un gémissement insoutenable, prolongé, rauque)

Tu aurais pu faire sonner ton clairon, aussi. S'il y a quelqu'un par ici, il saura où nous trouver.

(Le GAMIN ferme la bouche du NOIR avec sa main.)

GAMIN:

Il ne se tait pas.

SERGENT:

On ne peut pas perdre plus de temps.

GAMIN:

Il n'a qu'à se taire!

(Le GAMIN s'agenouille à côté de l'homme, prend du sable à pleines mains, avec lequel il lui recouvre la tête.)

GAMIN:

Il n'a qu'à se taire. Il n'a qu'à se taire. Monsieur, faites quelque chose, s'il vous plaît. Il n'a qu'à se taire.

(Le SERGENT sort un couteau, s'approche du NOIR et d'un coup sec le plante.)

GAMIN:

Vous l'avez tué. Vous l'avez tué comme une bête...

(Le SERGENT se retourne et sort. Le GAMIN le suit.)

SIX.-

(TANIT et DENIT se reposent à l'ombre d'un arbre.)

TANIT:

C'est une belle journée.

DENIT:

Parfois je suis lassé des jours qui passent, et encore un, et un autre. Je voudrais que ça explose un jour. Parfois j'aimerais enlever mon uniforme et me joindre au peuple. Des femmes, un peu de distraction, ces choses-là quoi.

TANIT:

Tu es une poule mouillée. Vis dans l'instant, un point c'est tout.

DENIT:

Je t'envie. Tu vois les choses si clairement. Même si la terre s'enfonçait sous nos pieds tu continuerais d'avancer.

TANIT:

Il fait beau. Le soleil brille juste ce qu'il faut. Cet air est nourrissant. Savoure-le. Profite de lui. Comme si c'était le premier jour de ta vie. Comme si c'était le dernier. Aujourd'hui tout commence.

DENIT:

Où allons-nous maintenant?

TANIT:

Le Commandant nous attend.

DENIT:

On va revenir?

TANIT:

Qu'est-ce qui nous en empêche?

DENIT:

Tes bottes sont pleines de boue.

TANIT:

Quand on arrivera au campement, elles seront propres et reluisantes.

DENIT:

Ça me donne des frissons de penser qu'il faut nous présenter devant le vieux.

TANIT:

Être ou ne pas être.

DENIT:

Tu n'as pas fini avec tes sermons?

TANIT:

Être ou ne pas être. Est-ce là le projet?

Mais, dans quel but?

Peut-être mieux vaut-il souffrir des coups et des mépris

que prendre les armes contre le tyran,

lui faire front, et finir avec lui?

Penser c'est mourir. Oublions

et ne compliquons pas les choses.

Est arrivé le moment d'agir.

Se réveiller. Tuer avant d'être assoupis.

Creuser des tombes pour les autres,

et sur celles-ci construire notre empire.

Si nous doutons un seul instant,
nous forgerons seulement notre disgrâce.
Pour quelle raison rester tranquilles alors?
Pour quelle raison souffrir dans notre chair
la morosité de la discipline,
l'offense des ordres,
les abus d'autorité,
la honte de la fidélité ;
pour quelle raison nous satisfaisons-nous d'un
amour mal payé, absent
de quelconque plaisir et plein
d'injures et de désaccords, pourquoi
supporter plus longtemps
la violence du tyran et le dédain de l'orgueilleux?
Pour quelle raison? Pourquoi? Avec tout cela on finit
simplement par empoigner un couteau
bien aiguisé et couper l'air
et les corps qui le remplissent
d'un geste rapide. Simplement.
Et rien ne nous oblige à supporter
une seconde de plus tant d'oppression,
tant d'affront, tant d'efforts,
tant d'angoisse, parce qu'en ayant la Mort
comme maîtresse nous atteindrons la joie.
J'espère que mes défauts et mes vertus
ne seront pas oubliés dans les prières

des moines et des bigotes, lorsqu'ils sonnent les cloches
 pour nous remettre à notre maîtresse
 la Mort, mon ami. Allons-y tout de suite,
 nos jours sont comptés,
 nous avons beaucoup de travail à faire.

SEPT.-

(Grimpé dans un arbre, l'AVOCAT, la quarantaine pitoyable, émacié, l'apparence d'un éternel étudiant, scrute l'horizon.)

AVOCAT:

Commando pour le Commandement Central. Commando pour le Commandement Central.
 Avancez le Commandement. Avancez le Commandement.

Nous maintenons la communication. Nous écoutons. Nous avons besoin d'ordres. Il faut que nous abandonnions ce puits. Nous allons mourir. Nous avons besoin d'ordres. Je change.

Je dois vous indiquer notre position. Notre position précise. Je dois le faire pour que vous veniez à nous. Pour que vos hélicoptères ratissent exactement la zone où nous sommes. Mais, comment je fais, si moi je ne sais pas quelle est notre position ? Les coordonnées. Degrés, minutes, secondes. Complètement inutile. Des arbres, toujours des arbres, et encore des arbres. C'est la seule chose que je vois autour de moi. Aucun autre point de référence. Des arbres et encore des arbres, tous pareils. Des arbres qui en profitent pour changer d'endroit lorsque vous leur tournez le dos. Partons d'ici. Tirons-nous tout de suite. Je dois

vous donner notre position précise. Comment je pourrais la connaître ? Je vais mesurer la forêt d'un bout à l'autre, surveiller l'inclinaison du soleil. Surveiller mon ombre. Je vais faire des feux dans la nuit pour que vous puissiez nous sauver. Sauvez-nous! Si vous ne venez pas, nous mourons. Je vais devenir fou. Commandement central. Commandement central. Écoutez-nous. Il faut que je vous indique notre position. Notre position précise. Envoyez vos hélicoptères. Je vais vous indiquer notre position. Les coordonnées... Degrés... Minutes... Nous allons mourir. Tous. Le soleil se déplace. Il joue à cache-cache avant de nous écraser. Impossible de vous donner notre position précise. Elle change avec le soleil. Le soleil écrasant, qui va nous écraser. Mon ombre est de plus en plus petite. Je dois sortir de cet enfer. Qui enterrera les derniers? Qu'advient-il de leurs corps? Commandement central...

HUIT.-

(Le campement du COMMANDANT. Le cœur le plus obscur de la forêt. CARNIT, un autre noir, agenouillé, nettoie les bottes du COMMANDANT.)

CARNIT:

Elles sont bien propres?

(Le COMMANDANT ne dit rien. Il se lève sans même regarder ses bottes. Se dresse comme un géant. Il lève une main.)

NEUF.-

(TANIT, DENIT, CARNIT et d'autres noirs, au geste du COMMANDANT s'en prennent violemment à la végétation. Ils rasent les fourrés, abattent les arbres, dévastent tout.)

DIX.-

(Le SERGENT retient le GAMIN lorsque arrive à eux le vacarme de la taille. Le GAMIN gémit de peur.)

GAMIN:

Le ciel se déplace, il tourne au-dessus de nos têtes. Le ciel a perdu ses piliers. Le ciel s'écroule sur la forêt. Il n'y aura de refuge pour personne. Il n'y aura ni cachette ni possibilité de s'enfuir. C'est le ciel qui tombe sur nos têtes.

(Le GAMIN arrache le fusil au SERGENT et tire vers le ciel.)

ONZE.-

(Le COMMANDANT baisse la main d'un geste sec. Les NOIRS arrêtent l'abattage. Un filet serré tombe sur le couple GAMIN/SERGENT. Les forces du COMMANDANT entourent les détenus. Les hommes tirent quelques cordes qu'ils tendent en serrant les corps des prisonniers. Le COMMANDANT s'adresse au SERGENT.)

COMMANDANT:

Nous pensions que tu étais plus dur. Que te chasser nous donnerait plus de travail. Tu t'es laissé prendre trop facilement. Nous qui t'avions pris pour un ennemi digne de nous. Ce que tu as fait nous a rendu à l'évidence. C'était bien une action pour fanfaron. Une action trop stupide, trop

héroïque. Il faut beaucoup d'audace pour oser à ce point. Tu nous trompes. Si vraiment tu avais eu autant de valeur, t'attraper nous aurait évidemment causé une difficulté beaucoup plus grande. Mais nous n'avons pas eu besoin d'abattre toute la forêt. À peine avions-nous coupé quelques arbres que tu tombais. Comme un petit faon dans le piège.

Maintenant ce que tu es est très clair. Un vulgaire traître, un dur sans valeur ni courage. Tu prends le couteau et caches ta main. Tu fuis au lieu de prendre ton courage à deux mains et continuer à attaquer. Ton premier coup a été surprenant, mais ensuite tu n'as jamais été capable de poursuivre ton attaque et d'achever le travail. Après tant d'années à nos côtés, tu n'as même pas appris à bien faire les choses.

Trois délits sont punis par la mort : l'insubordination, la désertion et le découragement. Trois fois tu as mérité la mort. Ta punition sera trois fois supérieure à la mort.

(D'un geste il retient les noirs, qui déjà se jettent sur lui.)

Tu n'auras pas une mort confortable. En finir avec toi d'un seul coup serait trop doux pour toi. Tu souffriras plus que ce que tout homme peut souffrir.

(Le COMMANDANT lève une main et ses hommes relèvent le filet. Le GAMIN, toujours à l'intérieur, crie.)

GAMIN:

Moi je ne suis pas un traître. Je ne savais pas qui il était. Moi je ne suis pas de son côté.

TANIT:

Il s'est trouvé de la compagnie. Mais pas grand-chose à tirer d'un tel camarade.

GAMIN:

Je ne suis pas son ami. Il m'a trouvé dans la forêt et m'a forcé à le suivre. Moi j'ai cru que c'était l'un des vôtres. C'est pour ça que je lui ai fait confiance. Parce que je voulais m'engager dans votre armée. Je veux faire partie de vos hommes, monsieur. Je veux être soldat du Commandant.

DENIT:

Nous avons une nouvelle recrue.

GAMIN:

Monsieur, j'obéirai à tout ce que l'on me dira. Je serai votre clairon.

(Le GAMIN sort le clairon et souffle dedans.)

TANIT:

Est-ce qu'on en finit avec lui?

(Le COMMANDANT fait non de la tête.)

COMMANDANT:

On verra bien.

GAMIN:

Vous ne le regretterez pas, monsieur. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez.

COMMANDANT:

Faites ce que je vous ai dit.

(Le COMMANDANT sort. Les autres abaissent le GAMIN. Quand il sort du filet, les NOIRS le relèvent et laissent le SERGENT prisonnier.)

GAMIN:

J'obéirai, maintenant que je suis l'un des siens, comme vous. Je suis l'un des soldats du Commandant, un guérillero comme vous.

DENIT:

Pour l'instant, tu fermes ta bouche. D'accord?

GAMIN:

Oui, monsieur.

DENIT:

Et puis tu laisses ce clairon si tu ne veux pas l'avalier.

GAMIN:

Avec la bouche fermée?

DENIT:

Qu'est-ce que tu dis?

GAMIN:

Rien, monsieur. À vos ordres, monsieur.

DOUZE.-

(Le GAMIN, au pied de l'arbre duquel pend le SERGENT.)

GAMIN:

Traître! Maintenant je comprends plein de choses. Les détours, les réponses évasives, les longues trottés qui ne nous faisaient arriver nulle part; le manque de conviction, le dédain; la désespérance, désillusion après désillusion; plein de problèmes auxquels je croyais jour après jour, le découragement. Les tentatives et les hâtes pour arriver près d'un village et nous éloigner du cœur de la forêt. Les mensonges, les doutes, les silences. J'avais fini par penser que je m'étais trompé, que le Commandant n'était qu'une légende, une histoire de bonnes femmes. Un rêve sans aucune réalité. Je croyais que vous étiez un vétéran, l'un des meilleurs, alors que vous n'êtes qu'un traître. Maintenant je le vois clairement. Quelqu'un qui a osé trahir le Commandant! Vous avez profité de moi parce que vous me preniez pour un enfant. Si j'avais su ce que vous étiez vraiment, je vous aurais égorgé. Maintenant vous ne pourriez plus me tromper.

SERGENT:

Toi tu ne comprends rien.

GAMIN:

Je sais à qui on doit obéir.

SERGENT:

Va-t'en avant qu'il ne soit trop tard.

GAMIN:

Je ne suis ni un lâche ni un traître.

SERGENT:

Fais ce que tu voudras. C'est toi qui verras.

GAMIN:

Vous n'êtes personne pour me dire ce que j'ai à faire.

SERGEANT:

Je t'aurai prévenu.

GAMIN:

La ferme!

SERGEANT:

Tes petites griffes ne me font pas peur, gamin. Tu ne me fais pas peur. Tu ne me fais pas non plus de peine. Quoi qu'il arrive, tu l'auras bien mérité.

GAMIN:

J'ai dit que tu la fermes, ou je t'égorge!

SERGEANT:

Je crois que j'ai déjà trop parlé avec toi. Laisse-moi dormir maintenant.

GAMIN:

On fait le fanfaron maintenant et on se croit parfait maintenant qu'on est frais comme un poisson juste retiré de la mer et qu'on agonise encore entre les filets en remuant la queue aveuglement avec plus de force même que lorsqu'on était dans l'eau jusqu'à faire peur aux pêcheurs mais le supplice a à peine commencé parce que passeront les heures les jours les nuits toujours là enfermé sans rien à manger ni boire sans personne pour vous aider ni le jour en plein soleil ni la nuit et sans rien qui vous offre un refuge contre les intempéries ou les moustiques ainsi jour après jour nuit après nuit et un jour et un autre et encore un autre moi je viendrai pour vérifier que la sentence du Commandant s'accomplit et un jour et un autre et encore un autre moi je verrai comment peu à peu comment le pire des traîtres s'en ira consumé jusqu'à ce que la plus petite partie de l'homme qui reste en vous disparaisse et ne soit plus qu'une dépouille et un vieux tas de fringues. Vous m'entendez? Vous m'avez entendu? Écoutez-moi. Écoutez-moi. Demain, et après-demain et après après-demain et un autre. Je viendrai. Ça ne me dérangera pas de tout répéter. Et un jour, et un autre, et un autre. Et un autre, et un autre, et un autre, et un autre.

TREIZE.-

(L'AVOCAT, au pied de l'arbre duquel pend le SERGENT.)

AVOCAT:

Alors c'est vrai que tu as osé revenir. J'espérais que nous ne nous retrouverions jamais plus, pour ton bien. J'espérais qu'au moins quelqu'un réussirait à s'échapper d'ici. Mais te voir ainsi maintenant me fait craindre pour chacun de nous.

SERGENT:

Pourquoi n'essaies-tu pas?

AVOCAT:

Je n'irais pas très loin. Qu'est ce que je ferais, tout seul là, dans la forêt? Quel chemin suivrais-je? Et puis ils me chasseraient. Il se peut que moi-même me laisserais retrouver avant d'errer seul dans la forêt...

Et alors... je finirais comme toi...

Je suis un lâche. Je l'ai toujours été. Mais je ne supporte pas de te voir ainsi.

SERGENT:

Fais-toi du souci pour toi-même.

AVOCAT:

Tu as été mon ami. Je ne l'oublie pas. Mais lui il a interdit que personne ne te secoure. S'ils me voyaient t'aider ils me couperaient les mains, m'arracheraient les yeux. Juste parler avec toi est dangereux. Je peux venir quand ils sont tous à l'extérieur du camp. Alors je te donnerai de l'eau. Je ne veux pas que celui qui fut mon ami meure devant moi comme un chien.

SERGENT:

Ne te mets pas en danger pour moi.

AVOCAT:

Ne crèves-tu pas de soif? Tu ne peux pas continuer à vivre comme cela.

SERGEANT:

Je ne me rendrai pas de sitôt.

AVOCAT:

J'essaie d'avoir des contacts par radio. Ils ne vont pas nous laisser isolés encore longtemps. Je suis sûr que bientôt ils entreront de nouveau en communication. Quand nous recevrons de nouveaux ordres les choses changeront.

SERGEANT:

Tu espères encore des ordres? De qui?

AVOCAT:

Le Commandement recommencera à nous donner des ordres.

SERGEANT:

Le Commandement.

AVOCAT:

Oui, le Commandement. Nous sommes encore au service d'une cause.

SERGEANT:

Tu as encore confiance en tout ça?

AVOCAT:

Le Commandement ne nous oubliera pas.

SERGEANT:

Ils ont tous oublié.

QUATORZE.-

(L'AVOCAT manipule son vieil émetteur-récepteur de radio, dont la grande taille nous indique déjà son inutilité.. TANIT s'apprête à raser le COMMANDANT, incliné sur une chaise. La radio vocifère des bruits parasites, un sifflement de couplage électronique, aucun signal cohérent.)

AVOCAT:

Ce matin j'ai cru voir un enfant à la porte de ma tente.

TANIT:

Vous dites que vous avez vu un enfant ici, au milieu de la Jungle.

AVOCAT:

Vous ne pouvez pas continuer en silence. La radio fonctionne. Moi je me charge de la maintenir en bon état. Et c'est la fréquence par laquelle ils ont toujours émis. Mais ils mettent déjà trop de temps avant de nous contacter. Je me demande s'ils n'ont pas balayé les fréquences et s'ils ne sont pas maintenant sur une nouvelle bande.

TANIT:

Vous ne savez pas avec quelle fréquence ils émettent.

AVOCAT:

Des années sans nous contacter. Des années d'enfer.

COMMANDANT:

Bien rasé de près.

TANIT:

Jusqu'à l'os.

COMMANDANT:

Fais gaffe, ne me balance pas tes paroles en l'air.

(Un cri perçant dans les broussailles. Comme un cri animal sortant de quelqu'un)

gravement blessé.)

AVOCAT:

Il y a un bruit tout près.

TANIT:

Quelque macaque. Un tigre en train de chasser. Son repas.

AVOCAT:

Jamais je ne m'habituerai.

TANIT:

La barbe est dure.

COMMANDANT:

Une égratignure et je t'empale.

TANIT:

Ma main tremble.

COMMANDANT:

Ne t'y risque pas.

AVOCAT:

(À TANIT:)

Tu n'auras qu'à le mettre sur le générateur. Ça s'est éteint. Le manque de puissance.

(TANIT interrompt le rasage et regarde l'AVOCAT avec mépris. Il se dirige vers le générateur, une bicyclette rouillée, à côté de la radio. Le COMMANDANT saisit son poignet, et l'arrête.)

COMMANDANT:

Tu n'as pas encore terminé. Et chante pour que je t'entende pendant que tu me rases.

(TANIT siffle. Son rasoir parcourt lentement le cou du COMMANDANT.)

QUINZE.-

(Le GAMIN parle avec le SERGENT. Il porte une gourde avec laquelle il le nargue.)

GAMIN:

Elle est fraîche et propre. Je viens juste de la prendre à la rivière. Et cette fois l'eau n'était pas jaune. Propre et claire. Transparente. Fraîche. Avec ce soleil ça fait plaisir de s'arroser. Je peux la boire entièrement.

SERGENT:

Parle pas si vite, bientôt c'est toi qui auras soif.

GAMIN:

Je me la verserai sur la tête. Je peux la jeter sur la terre sèche, jusqu'à la détremper complètement et faire une flaque.

SERGENT:

C'est ton eau. Si tu la jettes, plus tard elle te manquera.

GAMIN:

Je m'en fous. J'irai à la rivière et je remplirai encore la gourde. Il y a de l'eau à revendre! Vous n'aimeriez pas boire une gorgée? Elle est claire et fraîche. On s'y rejoint?

SERGENT:

J'en ai pas envie, merci.

GAMIN:

C'est dommage de la gaspiller comme ça. Vous m'aviez dit de faire attention à chaque goutte. Et maintenant vous êtes là, pendu, à mourir de soif, quel dommage que vous ne puissiez rien faire pendant que moi je gaspille l'eau de cette manière.

SERGENT:

Fais attention. Si tu es ici c'est que tu ne vaux pas mieux que moi.

GAMIN:

Je suppose que le mieux c'est d'être là pendu, à se dessécher au soleil. Ça c'est mieux que montrer sa loyauté au Commandant.

SERGEANT:

Eh, viens ici. Écoute-moi. Très attentivement. Je vais te dire comment tu peux lui démontrer ta loyauté à ton Commandant.

GAMIN:

Je ne veux pas vous écouter.

SERGEANT:

Ne t'énerve-pas. Approche-toi.

GAMIN:

Je ne veux rien entendre. Rien!

SERGEANT:

Alors tire-toi, morpion.

GAMIN:

Je ne m'en irai pas. Demain je reviendrai voir comment se passe votre agonie pendant que je jetterai encore plus d'eau par terre.

SERGEANT:

Casse-toi, morpion. Tire-toi.

SEIZE.-

(Le COMMANDANT, dans la rivière, enlève ses bottes. Il soupire de satisfaction d'avoir les pieds à l'air et, avec une extrême précaution, et apparemment un grand plaisir, les met dans l'eau. Quelque chose ne va pas: il prend ses bottes, et les jette au loin.)

COMMANDANT:

Entre les quatre fleuves, Pishon, Guihon, Hiddékel(Tigre), Euphrate, terre sacrée, terre fertile, un jardin pour le premier homme, une tombe pour le dernier. Le Paradis. Une vallée qui dort enfermée dans un labyrinthe végétal. L'Éden. Un endroit improbable où s'extraire du monde. La forêt qui s'élève au dessus de nos têtes, les miasmes de la terre qui infectent l'air et nous dissimulent le ciel de son manteau de glaise. La terre qui se confond avec nous. En pénétrant profondément sous la peau. Des silhouettes sur le point de se confondre avec la végétation, silhouettes recouvertes de boue, dévorées par la terre, qui ensuite les rend à la surface comme des plantes d'argile. Et la terre germe en moi. Entre mes doigts de pieds, se mêlant à ma chair macérée. Arrosée de cette eau boueuse, ainsi croîtra la semence de la terre à l'intérieur de mon corps. Il n'y a pas moyen de chercher un soulagement, elle continue de croître, de plus en plus. En se confondant avec mon corps. En s'étendant. En dépassant les contours. Terre. Poison. Mort. Renaître. Vie, sang, sève. Jusqu'à ce que les bottes ne puissent plus les contenir, les pieds, les doigts de pieds, la terre qui pourrit entre les doigts de pieds, ce qui pousse là, dans cette terre putréfiée, entre mes doigts, sur mes pieds. Et je rejetterai des racines. Où que je sois, je n'aurai qu'à leur dire "continuez, je vous rattraperai". Non, je ne les rattraperai pas, parce que mon voyage va se terminer ici et que je vais m'enfoncer un peu plus dans la terre, en la remplissant, en atteignant le feu qui alimente la roche, me nourrissant de lui. Mes bras seront branches et mes doigts finiront en feuilles, des feuilles qui verront tout, surveilleront tout, Arbre de la Science, Arbre du Bien et du Mal. Me reposerai-je enfin?

(Il prend une poignée de terre et la porte à sa bouche.)

Je me reposerai dans un silence assourdissant. Je disparaîtrai du monde pour devenir son centre.

Et ce sera ma nourriture, la terre d'où surgissent les hommes, la terre arrosée par son sang, la

terre à laquelle les hommes retourneront, demain. Oui, peut-être demain.

Il me reste toute cette jungle pour m'étouffer. Et l'océan qui l'entoure. De l'autre côté de la mer. Un jour j'ai eu une famille, une femme, des enfants. Quand? Ça fait dix ans, quinze, cent... Je ne me souviens même plus d'eux. Peut-être sont ils tous revenus à la terre. Une terre comme celle-ci qui pousse en moi. Mais moi je ne peux pas les suivre. Simples mortels. Voilà ce que nous sommes. De la poussière qui redevient poussière. Là où moi aussi je reviendrai. Mais pas maintenant. Pas maintenant. Le silence est un fardeau et un soulagement dont je ne puis me permettre.

Écoute, j'écoute.

Du bruit.

Quelque chose qui s'entremêle.

Des petites bêtes, des petites souris qui courent à l'intérieur des arbres. Il ne faut pas les perdre de vue. Des petites bêtes qui écoutent entre les feuilles mortes.

Sors de là. Sors, si tu ne veux pas que je te tire les oreilles.

GAMIN:

(Apparaissant timidement)

Mon Commandant...

COMMANDANT:

Comment es-tu arrivé jusqu'ici? Qui te l'a permis? Je t'ai interdit de sortir du camp.

GAMIN:

Je veux me battre à vos côtés.

(Le COMMANDANT lui passe ses bottes.)

COMMANDANT:

Tu les veux?

GAMIN:

Vraiment, monsieur? Elles sont pour moi? Elles sont un peu grandes... Mais avec un peu de papier au bout elles m'iront bien. Vous m'acceptez, alors? À vos ordres. Je jure que je vous obéirai et que je vous serai fidèle.

COMMANDANT:

Fidélité, tu sais ce que ça veut dire?

GAMIN:

Oui, monsieur. Non, monsieur. J'apprendrai.

DIX-SEPT.-

(Le GAMIN, sous un cocotier, ramasse des noix de coco tombées et les frappe entre elles, les frappe sur le sol. Il se lève et en frappe une violemment sur le sol. CARNIT et TANIT l'observent)

CARNIT:

Tu ne peux pas la casser? Tu veux savoir comment on fait?

TANIT:

Je t'apprendrai comment casser les noix de coco.

(Il lui enlève la noix des mains. La regarde. Le GAMIN essaye de la récupérer.)

CARNIT:

Pourquoi tu veux ouvrir une noix? Elles sont aussi vides que ta tête.

TANIT:

À quoi ressemble une noix de coco sinon à une tête de nœud? Et à quoi ressemble une tête?

CARNIT:

Tu sais à quoi ressemble une tête?

GAMIN:

Une tête est une tête. Une tête est...

TANIT:

Et une noix de coco, c'est quoi une noix de coco?

(Le GAMIN prend un couteau et menace TANIT. CARNIT lui saisit la main armée et jette un coup d'œil au couteau.)

CARNIT:

Petit, mais bien aiguisé. Ne joue pas avec ces machins-là.

GAMIN:

Laisse-moi.

TANIT:

Noix de coco, noix de coco, cocotier.

GAMIN:

Je te le planterai dans le ventre.

CARNIT:

Ne t'occupe pas de lui. Il est comme ça depuis qu'il a avalé un scorpion vivant.

TANIT:

Le soleil se couchait et il n'y avait presque rien à manger, à part ma jambe et ce truc-là qui bougeait, cette bestiole qui bougeait...

CARNIT:

Depuis ce temps-là, on le traite avec un soin particulier. La vérité, c'est qu'il nous fait beaucoup de peine.

TANIT:

J'ai toujours beaucoup aimé ma jambe, la jambe coupée en plein milieu. Quelle triste vie!

(TANIT, la noix de coco à hauteur de ses yeux, déclame.)

Il fut un temps où ce crâne avait une langue, et pouvait chanter. Comment cette fripouille le

fracasse sur le sol, telle la mâchoire qui a fait de Caïn un meurtrier! Ici pendaient ces lèvres que tant de fois j'ai caressé avec mes lèvres, et qu'il m'est impossible maintenant de me souvenir. Imbécile, qu'attends-tu la bouche ouverte ? Va au cabinet de toilette de mon épouse, et dis-lui que son miroir est entre mes mains.

(Il lance la noix de coco dans les mains de CARNIT.)

CARNIT:

(La voix attendrie.)

Bon pèlerin, injuste jusqu'à l'excès vous êtes avec votre main, alors qu'elle montre seulement une respectueuse dévotion; car les saints tiennent la main de ceux qui touchent la main des pèlerins, et s'unir main dans la main est comme un baiser entre les amis discrets.

TANIT:

(S'approchant grossièrement du GAMIN.)

Petite gueule d'argent, as-tu envie d'une bonne saucisse fourrée?

GAMIN:

Essaye de me toucher et je te la coupe.

TANIT:

Petit escargot, viens à la rivière avec moi, et je t'offrirai un petit jouet bien raide.

GAMIN:

Ne t'approche pas plus.

TANIT:

Maudit morveux. Je vais te défoncer le cul. Camarade, aide-moi à le choper.

CARNIT:

Ne me mêle pas à tes histoires.

GAMIN:

Pédé.

TANIT:

Viens ici, petit taureau. Que je te choppe.

(TANIT soulève le GAMIN, qui crie, appelant au secours. Le COMMANDANT regarde

la scène.)

COMMANDANT:

Laisse le même. J'ai interdit à quiconque de le toucher.

TANIT:

(Moqueur:)

Oui, monsieur. Vous ne savez pas combien je regrette.

COMMANDANT:

Tu as osé me désobéir.

TANIT:

Ne le prenez pas mal, monsieur.

COMMANDANT:

Tu as osé me désobéir.

TANIT:

Monsieur...

Je suis désolé, monsieur. Je n'avais pas l'intention de mettre votre autorité en doute.

COMMANDANT:

Tu as osé me désobéir.

(À CARNIT.)

Attache-le.

(CARNIT, en silence, exécute l'ordre. Le COMMANDANT prend quelques branches et en fait une cravache.)

COMMANDANT:

(Au GAMIN)

Il est à toi.

TANIT:

Mon petit chéri va me caresser le dos.

(Le COMMANDANT déchire la chemise de TANIT, mettant son dos à nu. Le noir, riant encore, commence à trembler. Il finira en hurlant.)

COMMANDANT:

Fais-toi respecter.

GAMIN:

Monsieur, il ne recommencera plus à rire.

TANIT:

Il n'osera pas. Tu ne vas pas oser.

COMMANDANT:

Tu l'écoutes oui ou non?

(L'ENFANT frappe le dos nu de TANIT.)

Fais-le taire.

GAMIN:

Monsieur...

COMMANDANT:

C'est un ordre.

GAMIN:

Oui, monsieur.

COMMANDANT:

Parle moins et obéis.

(Un coup. Deux coups. Une série interminable de coups. Le GAMIN, à force, s'essouffle, pendant que le fouet arrache des lambeaux de chair. TANIT abandonne peu à peu le ton de la moquerie, et les cris qu'il pousse finissent par être ceux de la douleur.)

TANIT:

Pitié, monsieur, pitié, petit papa.

(TANIT se tord de douleur, sans que le GAMIN, le maudissant, ne cesse de frapper.

Le COMMANDANT lui arrache le fouet et le laisse tomber sur les genoux.)

DIX-HUIT.-

(CARNIT détache TANIT et soigne ses blessures.)

CARNIT:

Ne bouge pas. Ça va te rafraichir. Tu réfléchiras deux fois avant de toucher au fauve. Relaxe-toi. Même si en ce moment je te fais mal, c'est nécessaire. Demain tu me remercieras.

TANIT:

J'ai la peau en lambeaux. Fais attention. Ça fait mal.

CARNIT:

Serre fort.

(CARNIT lui met un chiffon dans la bouche, et lui arrache un morceau de peau. TANIT, a beaucoup de mal à dominer sa douleur.)

TANIT:¹

Si tu crois que je vais en rester là, c'est que tu ne connais pas Tanit. Tanit, le diable. Tanit, la terreur des blancs et des noirs. Et ce morpion...

CARNIT:

Calme-toi. Attend que tes blessures se referment. Et ensuite, oublie.

TANIT:

Tu crois que je vais accepter ça, et finir par être le jouet d'un mioche?

CARNIT:

Ton règne est terminé, mon pote.

¹

Version 1999

TANIT:

Tu crois que je vais en rester là? Alors, c'est que tu ne connais pas Tanit. Tanit, le diable. Tanit, la terreur des blancs et des noirs. Et cette pute...

CARNIT:

Calme-toi. Attend que tes blessures se referment. Ensuite, oublie.

TANIT:

Tu crois que je vais accepter ça, que je vais me transformer en jouet pour gonzesse?

TANIT:

Écorché, je suis encore plus redoutable qu'entier.

CARNIT:

Le Commandant a un nouveau protégé. Tu crois qu'un noir, comme toi, comme moi, vaut plus qu'un blanc?

TANIT:

Nous nous battons pour une cause, la libération. Le vieux n'est rien de plus qu'un homme.

CARNIT:

C'est toi qui parles de libération?

TANIT:

Si quelqu'un trahit les idéaux, il doit payer.

CARNIT:

Libération, idéaux, ces mots dans ta bouche sonnent bizarrement. Tu sais pourquoi tu vas te battre à partir de maintenant? Pour conserver ta tête.

TANIT:

Je n'ai pas peur. Il n'y a rien qui puisse arrêter ma vengeance. Elle ne s'arrêtera devant personne. Si nous les frères nous unissons, si tous de la même condition frappons en même temps, aucun chef ne pourra résister à notre attaque.

CARNIT:

Je ne vois chez le Commandant aucun chef qui nous domine de sa botte, et qui en abusant de son pouvoir, nous subjuguerait. Pour moi il n'est pas comme ça. C'est avant tout un camarade, un ami, un frère, un père. Je ne trouve aucun motif de me rebeller contre lui. Je ne connais personne meilleur que lui. Pour moi il est...

TANIT:

Je ne te suis pas. Un camarade, un ami, un frère, un père ... Et pourquoi pas un dieu? C'est ton dieu? Tu crois en lui? Tu lui obéis aveuglement? Tu l'adores sans aucun doute?

CARNIT:

C'est juste que je trouve odieux de penser à lever la main sur lui.

TANIT:

C'est un homme, un homme, et combien on en a déjà tué? C'est un homme de plus. Ses yeux, ses mains, son cœur, ne sont que ceux d'un homme de plus. Il mange comme n'importe quel autre homme. Les armes qui te blessent peuvent aussi le blesser. Si tu le piques, il saignera comme un homme de plus. Si tu le frappes, il souffrira. Tu crois qu'il ne mourra jamais? Alors, s'il nous humilie, qu'est-ce qui m'empêche de me venger de lui?

CARNIT:

Avec quelqu'un d'autre, aucun problème. Pas lui.

TANIT:

Mon ami, tu ne veux pas unir ta main à la mienne?

CARNIT:

Mes mains ont déjà prêté serment une fois. Elles ne peuvent plus se compromettre pour rien.

TANIT:

Ami, tu sais ce que ça signifie?

CARNIT:

Ne sois pas stupide. Oublie et reste en vie. Tu peux m'ôter la mienne. Mais à lui je lui dois plus que la vie.

TANIT:

Ami, je te le répète, pour la troisième fois.

CARNIT:

Réfléchis bien. Si tu ne changes pas d'idée, ne m'appelle plus ton ami.

(CARNIT laisse TANIT seul. Celui-ci ne retient pas sa rage, mêlée à une forte excitation.)

TANIT:

Cette île m'appartient. Ma chair est de la même matière que la terre qui s'élève des eaux. Le sang qui coule dans mes veines coule aussi en elle, et mes larmes ont la même saveur que l'eau des sources qui jaillissent entre leurs roches. Jusqu'à son arrivée, nous étions les seuls à vivre sur cette île. Nous ne devons obéissance à personne d'autre. Lorsqu'il est arrivé, il nous a corrompus avec un

discours puissant, des gestes qui soulevaient des montagnes. Nous croyions qu'il était différent, et non un blanc de plus. Alors, nous nous sommes soumis à ses désirs : ils étaient nos commandements. Dès son arrivée, nous lui avons offert notre terre et nos âmes. Nous étions ses uniques sujets, nous qui aurions pu être les uniques rois. Et heureux de tout oublier, nous faisons même, inconsciemment, affront à nos ancêtres. Nous voulions être ses fils, et l'appelions père. Nous renoncions à nos propres dieux pour boire ses paroles et communier avec ses idées. Nous croyions voir en lui un bon père, et plus tard avons découvert que les maîtres sont les maîtres et qu'il en sera toujours ainsi.

(Entre l'AVOCAT qui trouve TANIT affaibli.)

AVOCAT:

Il n'y a personne?

TANIT:

Moi je suis là.

AVOCAT:

J'ai communiqué avec le Commandement. J'ai réussi à les contacter. Le Commandant va être content.

TANIT:

Oui, sûr qu'il va se réjouir.

AVOCAT:

Ils vont nous sortir d'ici tout de suite. Je leur ai donné notre position.

TANIT:

Tu vas devoir faire les bagages.

AVOCAT:

Nous avons peu de bagages à charger.

TANIT:

Tu en auras besoin.

AVOCAT:

Je n'ai pas besoin de couteau.

TANIT:

Prends-le, c'est un cadeau. Un cadeau d'adieux.

AVOCAT:

Toi tu ne viens pas avec nous?

TANIT:

Es-tu fou?

AVOCAT:

Tu préfères sans doute rester ici, avec les tiens.

TANIT:

Comme tu dis. Avec les miens.

AVOCAT:

Il n'y a qu'à prévenir tout le monde. Nous allons partir bientôt.

TANIT:

Avant, prends mon cadeau. Regarde comme il brille. Regarde le soleil sur son fil. Dessus et dessous. Dehors et dedans, surtout dedans.

(Il saisit l'AVOCAT et l'égorge.)

Vous m'avez appris à penser, et maintenant je peux voir clairement que c'est ce que je veux réellement! Vous m'avez appris à parler, et maintenant j'ai la force de vous maudire! Vous m'avez appris à haïr, et maintenant je sais sur qui je dois cracher! Vous m'avez appris à tuer, et je ne cesserai que lorsque la dernière de vos têtes sera tombée à la mer!

DIX-NEUF.-

(Il pleut. La radio crache un bruit électronique.

Autour du cadavre de l'AVOCAT, CARNIT et le COMMANDANT creusent une tombe.)

CARNIT:

Tanit et Denit. Ils sont partis. Les deux. Ils ont emporté des armes, et détruit le peu qu'ils ont laissé.

COMMANDANT:

Plus profond. Pour qu'il ne finisse pas en pâture pour les charognards.

CARNIT:

Il servira quand même à ça d'ici peu.

(Le GAMIN entre avec un vieux drapeau, aux couleurs passées et la toile déchirée.

Les deux hommes soulèvent le corps de l'AVOCAT pendant que le GAMIN étend le drapeau en dessous. Au loin, on entend un ronronnement d'avions qui s'approchent.

Le cadavre enveloppé dans son suaire, ils le déposent, avec un soin extrême, dans la tombe. Puis le recouvrent de terre. Le GAMIN les aide avec les mains et les pieds.)

GAMIN:

Ils sont avec nous?

CARNIT:

Ce sont des avions.

(Ils aplanissent la terre sur la tombe. Les avions passent et tournent au-dessus de leurs têtes.

En rafale, les avions les mitraillent .)

CARNIT:

À l'abri.

GAMIN:

Quand est-ce qu'ils arrêteront?

CARNIT:

Quand ils penseront que plus personne n'est en vie.

GAMIN:

J'ai peur.

CARNIT:

Baisse la tête et ne pense plus à rien.

GAMIN:

Sortez-moi d'ici. Je ne peux plus supporter.

CARNIT:

Relève-toi.

GAMIN:

Je ne peux plus bouger. Je ne peux pas bouger les jambes.

CARNIT:

Alors, calme-toi. Quand je te tire, laisse-toi glisser.

(CARNIT et le GAMIN, rampant, commencent à se replier à l'abri, jusqu'à se cacher dans les fourrés. Le mitraillage redouble.)

Ne crie pas. Ne bouge pas. Ferme les yeux. Laisse-toi glisser. Ne bouge pas et tu seras à l'abri.

(Au milieu du mitraillage acharné, le COMMANDANT se lève.)

COMMANDANT:

Au commencement, était Dieu. Seulement Dieu. L'obscurité et Dieu. "Que la lumière vienne". Et la lumière fut. Mais dans cette vie il n'y a plus de lumière pour toi. L'amour, la haine, l'envie, pour toi c'est déjà fini. Tu ne prendras plus jamais part à quoi que ce soit sous le soleil. Il n'y a dans ce sépulcre, qui désormais est ta demeure, ni œuvre, ni raison, ni connaissance, voilà ton ultime sagesse.

Plus rien à savoir, plus de récompense à attendre, ta mémoire est de sable, la terre te recouvre, pour les siècles des siècles, amen.

Adieu, ami. Tôt ou tard nous devons nous séparer. Je n'ai jamais souhaité qu'il en soit ainsi, j'aurais préféré que ce soit toi qui récites quelques mots devant ma tombe, **et non que cela se passe comme ça**. Ainsi est la vie. Ainsi est la mort. À nous les vivants, il ne reste plus qu'à savoir si nous sommes objet d'amour ou de haine, tout est devant nous.

(Entre CARNIT. Il s'approche du COMMANDANT.)

CARNIT:

Monsieur...

(Le COMMANDANT prend une poignée de terre et la jette sur la tombe.)

COMMANDANT:

Allez.

VINGT.-

TANIT:

Harnais et cartouchières.

DENIT:

Le plus important de tout l'uniforme?

TANIT:

Et les galons, plus important que tout.

DENIT:

Il manque la moitié des munitions.

TANIT:

Peu importe. Toutes les médailles sont ici?

DENIT:

(Après avoir compté, très vite)

Elles y sont toutes, mon commandant.

TANIT:

Dis-le moi encore une fois.

DENIT:

Elles y sont toutes, mon commandant.

TANIT:

Ajuste-moi les cartouchières. Ça en impose.

DENIT:

Un sabre?

TANIT:

La machette c'est mieux.

DENIT:

S'ils nous voient armés comme ça, ils pourraient le prendre comme un geste d'hostilité et nous attaquer avec leurs batteries et leurs avions. Nous devons nous montrer amicaux.

TANIT:

On vient de se débarrasser d'un envahisseur et toi tu t'inclines tout de suite devant un autre.

DENIT:

Alors, comment faire, si nous ne voulons pas finir foudroyés par leurs canons?

TANIT:

Avec l'éclat de ma machette et la force de toute l'île à mes pieds.

DENIT:

Il nous faudra du temps avant d'obtenir l'obéissance aveugle de ces paysans.

TANIT:

Nous érigerons des montagnes en notre propre honneur et personne n'osera désobéir.

DENIT:

Une montagne, ce sont beaucoup de mains à couper. Il faudra plus de machettes.

TANIT:

Des machettes et des mots. J'ai préparé le discours.

DENIT:

Surtout des discours.

TANIT:

Non, ce discours-là n'est pas plein de baratin idéaliste, ni de bons sentiments qui n'apportent aucun bien, ni de meilleures intentions qui en réalité n'apportent aucun mieux à quiconque. Ce discours est mien, mes mots ont été forgés à feu et à sang. C'est le discours de la vérité. Celui qui va réellement détruire et recréer à partir de rien. Le discours par lequel je ferai entendre ma voix. Toi le premier, tu vas entendre ce que bientôt ils entendront tous avant de se jeter à mes pieds.

“ Ce vieux toubab que vous vénerez, croyez-vous qu'il soit meilleur que les autres? Longtemps nous l'avons considéré comme notre maitre, qui nous gouvernait avec justice. Un prophète qui nous

montrait le juste chemin et la vérité. Un dieu qui nous illuminait de sa lumière. Mais tous, avons constaté qu'il n'est qu'un homme, et pas du tout l'un des meilleurs. Ce n'est pas un saint homme dont il faut suivre l'exemple. Pas l'homme grâce auquel nous pouvons désormais affirmer que nous allons mieux, que nous vivons mieux, que tout est mieux qu'avant. Prendre cet homme comme guide ne nous a rien apporté de bon, rien de bon pour nous qui le considérons comme notre chef de file. Si quelqu'un déclare encore le suivre, moi je vous dis que celui-ci est un traître, en traître vous devez le considérer. Levez la main contre ces renégats, peu importe quelle proximité vous croyiez qu'ils avaient avec vous. Levez la main contre tous ceux qui défendent ce tyran avachi, même si ceux contre lesquels vous vous dressez se font appeler votre père, se présentent à vous comme vos frères ou vous demandent protection, amour et pitié comme s'ils étaient vos enfants. Peu importe que ceux que vous avez devant vous soient ceux que vous pensiez être vos amis. Ils ne le sont pas. Affrontez-les sans pitié. Avec vos mains, vos poings. Sortez la machette, le couteau. Méfiez-vous des prophètes, des illuminés. Méfiez-vous de celui qui vient de l'extérieur de notre île. Seul quelqu'un comme moi peut mériter votre confiance. Seulement moi. Je suis le seul à pouvoir tout vous promettre. Moi seul”.

VINGT ET UN.-

(CARNIT s'approche de l'arbre duquel pend le SERGENT)

CARNIT:

Prie tes dieux. D'ici quelques minutes ta langue sera sèche.

SERGENT:

Tu vas me tuer? Pourquoi?

CARNIT:

J'ai un ordre, et je l'exécuterai.

SERGEANT:

Il abandonne ce qu'il a défendu pendant des années, et avant de s'enfuir il veut effacer toutes les traces. Avec quelle facilité son empire s'effondre.

CARNIT:

Je ne comprends pas ton blabla. Ne me fais pas perdre plus de temps.

SERGEANT:

Où est son armée maintenant? Autrefois, ses paroles dominaient des foules armées. Maintenant, en utilisant toute la force dont il dispose, il est incapable de contrôler une demi-douzaine de rebelles. Et toi tu t'obstines à continuer de lui obéir. C'est stupide.

CARNIT:

Ne perdons pas plus de temps. Prépare ton cou.

SERGEANT:

Et il prétendra renaître de ses cendres. Réunir une nouvelle armée. Mais jamais plus personne ne fera cas de lui.

CARNIT:

Ferme-la.

SERGEANT:

J'exige de le voir.

CARNIT:

Prépare ton cou.

SERGEANT:

Je dois lui parler.

CARNIT:

Il ne parle pas aux traîtres.

SERGEANT:

Alors fais ce que tu as à faire.

(CARNIT détache la corde et descend le SERGENT. Lorsqu'il est à terre, CARNIT prépare sa machette. Mais le SERGENT le surprend et en le frappant, l'immobilise dans le filet.)

CARNIT:

Tu as gagné.

SERGENT:

Maintenant les choses changent. C'est moi qui ai le couteau et ta gorge est à ma disposition.

CARNIT:

Je n'ai pas rempli mon devoir. Tue-moi.

SERGENT:

Je ne le ferai pas.

CARNIT:

Tu dois me tuer. C'est ton devoir et c'est mon droit.

SERGENT:

Je ne vois pas pourquoi je te tuerais. Je ne te ferai pas cette faveur. Tue-toi toi, fais-le de ta propre main si c'est ce que tu veux. Mais ne me mêle pas à ça. Je ne salirai pas mes mains avec ta mort. Pour moi vous n'existez plus, vos codes d'honneur n'ont plus aucun sens pour moi, vos rites ne m'intéressent pas et je ne veux pas être mêlé à vos jeux et à vos manœuvres. J'ai rompu avec vous et tout ce qui est vôtre. C'est pourquoi je suis parti, sans autre but que de cesser d'appartenir à ce monde qui n'a plus aucun sens pour moi. Je n'ai rien voulu détruire, ni vous causer plus de préjudice. Mais je ne pouvais plus continuer à participer à tout cela. Je me suis enfui sans faire de mal, mais me laisser en paix était alors inconcevable pour vous. Vous m'avez capturé comme un animal et avec la complicité de vous tous alors que je n'étais coupable de rien il m'a condamné à une longue agonie avant que je meure de faim et d'épuisement. C'est ce qui m'a définitivement libéré de vous tous. Tu ne peux plus rien exiger de moi. Ni toi ni aucun des tiens. C'est pourquoi je ne m'empêtrerai pas dans tes exigences, vos lois et vos codes. Je ne te tuerais pas. Je vais te laisser un couteau aiguisé pour que toi-même te tranches la gorge. Moi je ne le ferai pas. Je sais que toi non plus tu ne le feras pas, que tu es attaché à tes codes, qui te l'interdisent. Jamais tu ne cesseras de subir ta lâcheté et ton déshonneur. Jamais tu ne cesseras d'être condamné à la honte. Je vais jouer au même jeu que celui de ton maître. Je te laisse en vie pour que tu racontes à ton Commandant comment tu exécutes ses ordres.

VINGT-DEUX.-

(Dans un autre endroit de la Jungle, le COMMANDANT et le GAMIN.)

GAMIN:

Je marcherai à vos côtés. Dans la bataille, à vos ordres. Je peux faire beaucoup de choses. Fidélité, discipline. Toujours à vos côtés. Obéissant. Mon clairon. Il sera votre voix. Que la terre tremble. Si j'avais un fusil. Ou une machette. Si vous me donniez une arme. Vous pourriez voir quel bon soldat je suis. Regardez, les bottes. Elles me vont parfaitement. Elles ne me gênent pas pour marcher. Elles marchent pour moi. Monsieur. Je suis votre soldat.

(Bruit d'avion qui s'approche)

COMMANDANT:

Silence.

GAMIN:

Encore et toujours des avions. Et d'autres. D'où ils sortent? Il y en a plein le ciel, comme une horde. Encore d'autres. Le bruit, et ensuite la nuit de métal. Et nous ici en-dessous, sans rien pouvoir faire. Rien. Juste la cible de leurs tirs.

(Le GAMIN, debout, continue à regarder le ciel. Le COMMANDANT, d'un coup, le jette à terre.)

COMMANDANT:

Rampe et essaie d'atteindre les arbres.

GAMIN:

Je resterai à vos côtés. Dites-moi ce que je dois faire.

COMMANDANT:

Je n'aime pas qu'on me gêne.

GAMIN:

Je peux être utile.

COMMANDANT:

Mets-toi à couvert pendant qu'ils sont loin.

GAMIN:

Monsieur...

COMMANDANT:

Obéis.

GAMIN:

Je ne peux pas.

COMMANDANT:

Tu as peur?

(Les avions passent au-dessus d'eux. Les balles qui tombent les frôlent.

Le GAMIN tremble.)

COMMANDANT:

Ne bouge pas. Ils vont refaire un tour. Laissons-les épuiser leurs munitions.

(Les avions s'approchent de nouveau. Le COMMANDANT plaque la tête du GAMIN au sol. Les avions passent au-dessus.)

GAMIN:

Quand vont-ils s'en aller?

COMMANDANT:

Ferme-la maintenant.

GAMIN:

Qu'est-ce qu'on va faire?

COMMANDANT:

À terre.

GAMIN:

Je n'en peux plus.

COMMANDANT:

Écoute. On les entend respirer quand ils passent aussi près. Eux aussi ont peur. Tu le sens. Si ce

n'était pas le cas, ils s'approcheraient encore plus et ne seraient pas aussi nerveux à l'idée d'appuyer sur la gâchette. Écoute leur respiration. Écoute-les!

GAMIN:

Je ne peux pas, je ne peux pas...

(Le COMMANDANT relève le GAMIN et lui colle le canon du pistolet sur le cou, sous la mâchoire.)

COMMANDANT:

Tu sais à quoi sert un soldat qui a peur? À rien. Pas même à couvrir l'arrière-garde. Je ne veux pas t'entendre pleurer. Ferme-la. Tu veux que je te poignarde? Mieux vaut un mort qu'une pleurnicharde. Les morts ne font pas de bruit. Silence. Tu m'entends? Si une balle te traversait, tu ne ferais plus le moindre bruit. Alors là, tu me serais très utile. Beaucoup plus que tu ne l'es en ce moment.

GAMIN:

S'il vous plaît...

COMMANDANT:

Regarde.

(Le COMMANDANT dirige l'arme vers sa propre tempe.)

Tu veux appuyer sur la gâchette? C'est ce que beaucoup attendent. Depuis ceux qui d'un fauteuil se figurent qu'ils peuvent me donner des ordres jusqu'à celui qui se rebelle contre moi. Jusqu'à quelqu'un comme toi qui aimerait bien que ce pistolet se décharge. Tes problèmes seraient résolus. Tu sais pourquoi autant souhaiteraient cela? Parce qu'ils ont tous peur. Moi je n'ai pas peur. Regarde-moi. Le doigt est prêt à appuyer sur la gâchette. Tu veux appuyer?

(Le GAMIN retient ses gémissements. Le COMMANDANT le gifle sur la bouche pour le bâillonner. Les avions passent de nouveau.)

Le COMMANDANT se lève et pointe son pistolet sur l'avion qui s'approche.)

GAMIN:

Monsieur, pardonnez-moi. Monsieur, pardonnez-moi.

(Le GAMIN s'enfuit. Le COMMANDANT tire sur l'avion.)

VINGT-TROIS.-

(Le GAMIN le fusil à la main, s'enfuit apeuré entre les arbres immobiles, sombres, menaçants. Le moindre bruit le déconcerte, le met sur ses gardes. Il court, reste immobile, se cache. Il vise une ombre, la sienne, se cache, tente à nouveau de sortir.)

VINGT-QUATRE.-

(Le GAMIN, un rire de dément, vise le SERGENT.)

SERGENT:

Tranquille, fiston, tranquille. Fais attention à ce que tu fais, très attention. Personne ne te veut de mal. C'est ça, baisse le fusil. Le coup pourrait partir. Personne ne souhaite qu'il parte. Tu as des couilles? Tu ne voudrais pas les perdre. Donne-moi le fusil et ensuite on parlera, toi et moi, et tout se passera bien.

(Le GAMIN lui donne le fusil. D'un coup de crosse, le SERGENT l'étend à terre. L'ENFANT reste tranquille, abasourdi sur le sol.)

Relève-toi.

(Le SERGENT relève le GAMIN, qui s'était endormi.)

Ce n'est pas l'heure de dormir. On y va.

GAMIN:

J'ai abandonné le Commandant.

SERGENT:

Oublie ça. Ce Commandant, tu m'entends?, ce Commandant dont tu parles sans cesse n'a jamais existé.

VINGT-CINQ.-

DENIT:

Où étais-tu?

TANIT:

Il y a eu trop de travail?

DENIT:

Des montagnes.

Tu arrives en riant.

TANIT:

J'arrive en chantant, frère. Parce que notre jour est arrivé. Je suis allé à la plage. Il y en a des milliers! Des bateaux grands comme cette île.

DENIT:

Qu'est-ce qu'ils viennent faire?

TANIT:

C'est lui qu'ils veulent. C'est tout ce qui les intéresse. Plus vite ils l'auront, plus vite ils nous laisseront l'île entière pour nous seuls.

DENIT:

Comment on va l'attraper?

TANIT:

Tu as peur de lui?

DENIT:

Tu m'as appris à ne craindre personne, encore moins un toubab.

TANIT:

C'est ça. Nous sommes supérieurs à un quelconque mortel, et surtout, très supérieurs à un quelconque mortel blanc.

DENIT:

Pourtant lui, il n'est pas n'importe qui.

TANIT:

Tu crois encore qu'il ne l'est pas? Quelles autres preuves te faut-il?

DENIT:

Qu'allons-nous faire de lui quand on l'aura capturé?

TANIT:

On le livrera. Ensuite c'est leur problème, pas le nôtre.

VINGT-SIX.-

(Le COMMANDANT devant une tombe de terre que CARNIT vient de creuser.)

CARNIT:

Nous ne saurons pas non plus ce qui lui est arrivé. Elle est sortie de la jungle pour mourir dans ses bras. Et la voici enterrée ici, son fils mort dans les bras.

COMMANDANT:

Ça suffit comme ça.

Autant d'horreur est intolérable.

CARNIT:

Le petit ne devait même pas avoir un an. La jungle est pleine de cadavres et de corps mutilés. Je ne sais pas qui a commis ce massacre, mais nous ne sommes pas responsables.

COMMANDANT:

On ne peut pas fermer les yeux. Ni s'en laver les mains.

CARNIT:

Mais nous ne pouvons pas enterrer tout ce que nous trouvons dans la jungle.

COMMANDANT:

Qui a dit qu'on ne pouvait pas ?

CARNIT:

La femme a crié de peur en vous voyant.

Mais tout est fini pour elle maintenant.

(La lueur d'un feu qui se transforme en brasier.)

Un feu. Ils doivent être tout près.

COMMANDANT:

Qu'est-ce que ça change?

CARNIT:

Plus on s'éloigne...

COMMANDANT:

Je ne veux pas t'entendre parler comme ça.

CARNIT:

Dans les broussailles. Un autre pauvre type.

(Un HOMME apparaît en rampant au milieu de la végétation. Les bras autour de son torse, gainés dans des manches qui deviennent, sur son dos, un sac à dos énorme et informe.

L'HOMME tombe, épuisé par le poids qu'il traîne.

Le COMMANDANT sort une gourde, la passe à CARNIT qui l'ouvre et l'offre à l'HOMME, qui boit avec l'avidité d'un animal aveugle.

L'HOMME semble s'être remis. Mais son rire trahit sa démente.)

HOMME:

Le chemin est encore long avant d'arriver à la maison. Le chemin est encore long. Vous avez faim. Je ne peux pas vous donner à manger maintenant. Ne pensez pas à la faim, les enfants. À la maison vous mangerez tout ce que vous voudrez. Dis-le leur toi, femme. Peu importe les mains. Je vous donnerai à manger de ma bouche. Je mâcherai avec mes dents et ma langue me servira de cuillère. Ces montagnes. Des montagnes qui pleurent. Ils ont épargné ma langue pour que tout le monde le sache. Des montagnes et des montagnes. Des mains et des mains sans corps. Taisez-vous maintenant. Les machettes. Derrière elles, des hommes sans visage. Un feu. Ne pleurez plus. Je vous donnerai à manger tout ce que vous voudrez, les enfants. Femme, je te donnerai à manger. Tu devrais leur donner l'exemple. Vous avez mal à la tête. Il faut suivre le chemin. Ensuite nous nous reposerons. Mais ne torturez pas le dos de votre père. Je dois garder mes forces. Le chemin est encore long avant d'arriver à la maison.

(L'HOMME, qui se rend compte de la présence du COMMANDANT, se met à hurler.)

CARNIT:

Qu'est-ce qu'on fait de lui?

COMMANDANT:

Rien.

(L'HOMME s'enfonce dans la jungle en rampant et en hurlant.)

VINGT-SEPT

TANIT:

Viens et parlons du meurtre et de la mort. Aucun coin caché, ni lieu éloigné, aucun désert lointain, nul vallon ombragé, n'est à l'abri des pilleurs impies, des violeurs déchaînés, des ravisseurs humiliants, des assassins dépravés ; aucun endroit où ils ne cessent de proclamer leur supériorité aux quatre vents. Il n'y a pas de jour ni de nuit dans lequel le crime et l'horreur ne se donnent rendez-vous en marchant majestueusement main dans la main et en dévastant à la perfection la terre obscure sur leur passage. Il n'y a pas d'air respiré par un humain qui ne soit altéré par la puanteur douceâtre du cadavre ou secoué et troublé par la pourriture sublime de l'intention la plus retors. Il n'y pas d'innocence qui ne s'effondre sous le poids de la contrainte, ni de doux amour qui ne soit perverti par la flatterie servile, qui en vérité ne cherche qu'avidement un intérêt immédiat, ni aucun service désintéressé. Il n'y a pas de joie que la barbarie ne parvienne à profaner. Il n'y a aucune chair que la perversion et la torture ne réussisse à faire pourrir. Viens et nous parlerons de la majesté du puissant, de la gloire de sa main autoritaire et du règne de son poing, de l'acier brillant qui dans une hyperbole écarlate apaise n'importe quelle supplication, et de la manière dont la brutale répression apaise et plonge dans le silence, avec un cérémonial bâillonné, toute divergence, toute dissension. La complicité avec le criminel démontre sa supériorité face à la compassion inutile pour la victime. L'intérêt ultime du puissant est de n'avoir de compte à rendre à personne, seulement à lui-même. Viens et parlons face à face, d'homme à homme. Il n'y a aucun endroit que mon bras armé ne puisse atteindre, ni aucune terre isolée qui ne soit ébranlée par la terreur lorsque l'ombre de mon pouvoir frôle ses frontières, si éloignées soient-elles. Parce que mon nom est désormais Vengeance, et que ses résonances se teintent des délices de l'horreur. Ma main ne frappe que pour mon salut, et mon nom puissant résonne et éclipe la popularité de n'importe quel dieu inutile. Je suis Vengeance, un nom qui fait frissonner les idoles coupables. La voix du triomphe et de l'accomplissement. Résonance joyeuse de celui qui est

capable de transformer les puissants en agneaux et de soumettre les faibles sans pour autant se troubler le moins du monde. Je suis celui qui rend la vie insupportable, celui qui prendra corps dans les cauchemars des plus indignes, dans tes pires rêves. Viens et parlons de ma Vengeance et de ta peur.

VINGT-HUIT.-

COMMANDANT:

Seigneur, tu es si effrayant ;

Qui pourra se dresser devant toi lorsque se déchaînera ta colère?

D'en Haut tu as fait entendre ton jugement :

-Parce que Toi seul est mon Guide.

Celui qui entraîne mes mains dans la bataille,

Et mes doigts dans la guerre ;

Ma Miséricorde et mon Palais,

Ma Forteresse et le Bouclier qui protège mon cœur;

Toi qui assujettis mon peuple à mes ordres.-

La terre a eu peur et s'est tenue en haleine

Lorsque Toi, tu t'es levé pour juger.

VINGT-NEUF.-

(La lueur d'un incendie.)

GAMIN:

Il y a le feu. Ils brûlent tout. Cette montagne, elle ne devrait pas être là.

SERGEANT:

Ce n'est pas une montagne. Qu'est ce que tu as aux pieds? Ici tu ne peux pas te traîner. Si ça continue, bientôt tu ne pourras plus avancer. Vire ces bottes.

GAMIN:

Ce sont les siennes, ses bottes. C'est lui qui me les a données.

SERGEANT:

Elles ne vont pas te servir à grand chose.

GAMIN:

Sans elles je ne pourrais pas continuer.

SERGEANT:

Il ne t'a fait aucune faveur en te les donnant. Tu vas finir par te bousiller les pieds. Et qu'est-ce qu'on fait de toi sans tes pieds.

GAMIN:

Que vas-tu faire?

SERGEANT:

Quelques entailles. Rien de plus. Comme ça tu marcheras beaucoup mieux.

GAMIN:

Ne les touche pas.

SERGEANT:

Ça va te gangréner les pieds. Et alors, on fait quoi? Ne crois pas que je vais te porter.

GAMIN:

Alors laisse-moi. Je saurai me débrouiller tout seul.

SERGEANT:

Ok, mec. Ok. Mais ensuite n'essaie pas de me courir après.

(Le SERGEANT sort. Le GAMIN enlève ses bottes, nettoie soigneusement l'intérieur, puis les rembourre de toile qu'il arrache à ses vêtements. À côté de lui, l'HOMME, accroupi, et qui se tient silencieux.)

HOMME:

Tu vois une montagne?

GAMIN:

Qui es-tu?

HOMME:

Ce n'est pas une montagne.

GAMIN:

D'où tu sors?

Debout.

Ne t'approche pas de moi.

Ne bouge plus!

HOMME:

Tu as fait tomber tes bottes.

GAMIN:

Ne les touche pas.

HOMME:

Je vais arriver tard.

GAMIN:

Les mains en l'air.

HOMME:

Oui. Nous devrions déjà y être. Vous avez raison, nous ne pouvons pas nous arrêter. Nous ne pouvons pas nous arrêter.

(L'HOMME se lève, et met son chargement sur le dos.

Le GAMIN peut difficilement faire autre chose que reculer. L'HOMME plonge dans les ténèbres.

Le SERGENT apparaît, sans regarder le GAMIN effrayé, qui se jette pratiquement à ses pieds.)

GAMIN:

Monsieur, vous étiez où?

SERGENT:

Ça t'inquiète tellement?

GAMIN:

Ne me laissez pas seul.

SERGENT:

On dirait que tu as vu un fantôme.

GAMIN:

Ne riez pas de moi. Ne vous moquez plus.

(Le SERGENT se retourne, tournant le dos au GAMIN qui court et se met face à lui, lui barrant le passage.)

Vous allez où maintenant?

SERGENT:

Tu voulais apprendre la fidélité, la discipline, alors obéis.

Avance.

(Le SERGENT l'écarte d'une gifle, et continue sans le regarder.)

TRENTE.-

COMMANDANT:

Cette terre que nous foulons maintenant recouvre les tombes de ceux qui sont morts à la guerre. Ceux qui gisent sous nos pieds savaient obéir. C'était une grande bataille, ce ne sera pas la dernière.

CARNIT:

Une autre bataille?

COMMANDANT:

En marchant à ce rythme d'ici deux jours nous serons entre alliés. Dans moins de deux semaines nous aurons réuni une bonne centaine d'hommes. Il suffira de moins d'un mois pour que nous fassions d'eux des soldats.

CARNIT:

Deux jours. Tout ça en marchant d'un bon pas. Dans deux semaines, une nouvelle armée. Mais il faut passer encore une journée, et que demain le jour se lève, et puis un autre jour. Après tant d'années les armes à la main, il restera encore un autre jour.

Je ne peux pas faire un pas de plus.

COMMANDANT:

Tu ne veux pas continuer?

CARNIT:

Je suis épuisé. Je vais rester ici et me reposer.

COMMANDANT:

Ne plaisante pas.

CARNIT:

Je ne suis pas un lâche. Mais je ne crois pas non plus être un téméraire. Il ne me reste aucune force pour un ordre de plus. J'ai échoué une fois. Si j'obéis, est-ce que cette fois je n'échouerai pas ? Je ne suis pas sûr. Si cela devait se reproduire, si je n'étais pas capable d'exécuter un ordre de plus, dans quelle position me trouverais-je alors ? Que deviendrais-je ?

COMMANDANT:

(Sa voix résonne comme un coup de tonnerre.)

Tu veux que je te dise ce que tu es désormais?

CARNIT:

Je n'ai plus de force pour rien. Plus la force de me défendre, ni d'écouter quoi que ce soit d'autre.

COMMANDANT:

Voilà ce que tu es, un moins que rien sans volonté ni énergie. Un moins que rien qui ne marchera plus jamais à mes côtés. Un moins que rien qui vaut moins que le sable que je foule. Un rien pire qu'un mort.

(Le COMMANDANT tourne le dos à CARNIT et le laisse seul. CARNIT regarde ses mains, et laisse lourdement tomber ses bras morts.)

CARNIT:

Un rien pire qu'un mort. Un rien incapable d'ouvrir les yeux et de voir la lumière du soleil. Un rien qui ne sent plus le vent sur son visage, qui a cessé de penser et d'imaginer. Un rien sans plus aucun espoir. Un rien que la chaleur intérieure abandonne pour le transformer en roche errante. Un rien sans passé, sans futur. Un rien pire qu'un mort. Un rien pire qu'un mort. Un rien pire qu'un mort.

TRENTE ET UN.-

(Le SERGENT et le GAMIN se blottissent au milieu de la lumière des torches et des éclairs d'incendies qui balaient et dévastent la forêt.)

GAMIN:

Ce ne sont pas des hommes. S'ils n'ont pas d'yeux, de bouche, s'ils n'ont pas de corps, ils ne

pourront pas se défendre. Pourquoi on ne se jette pas sur eux?

SERGEANT:

Avec quelles armes? Avec les mains, avec des noix de coco, avec ton clairon?

GAMIN:

Juste avec les mains on pourrait les écraser.

(De nouvelles lumières balaient les fourrés et obligent le SERGENT et le GAMIN à se taire. Quand ils parlent de nouveau, c'est en chuchotant.)

GAMIN:

Ils sont en train d'embraser toute l'île.

SERGEANT:

Occupe-toi de sauver ta propre peau.

GAMIN:

Je ne suis pas un traître.

(L'incendie les entoure. Le GAMIN se lève et se dirige vers l'endroit d'où vient le feu.)

GAMIN:

Ils sont là, il faut juste sortir d'ici et les attaquer par surprise. C'est la terre où je suis né. C'est ma terre.

SERGEANT:

Pas par là. Reste tranquille. Pour l'instant il vaut mieux ne pas bouger.

GAMIN :

On ne va pas rester sans rien faire.

SERGEANT:

Pas pour le moment.

GAMIN:

Alors, qu'est-ce qui nous reste?

SERGEANT:

Nous planquer et continuer ensuite.

TRENTE-DEUX.-

(Le COMMANDANT entre dans un hameau déserté. Là où autrefois des milliers d'hommes seraient sortis pour l'accueillir, ceux pour qui un seul de ses mots aurait suffi pour qu'ils se lèvent en l'acclamant. Il y a dans l'air comme un son de lointains clairons. Maintenant, plus personne n'en fait de cas. Le COMMANDANT erre dans les rues du village comme un vagabond. Son âge commence à peser sur ses épaules. Se relever lui demande un effort titanesque. Il se hisse comme un géant. Quelque chose d'immense en lui dépasse les limites de son corps. Il se tait.)

TRENTE-TROIS.-

(Le GAMIN dans les broussailles pleines de clair-obscur. À la fois séduisantes et dangereuses, les voix de TANIT et de DENIT.)

DENIT:

Quand nous retrouverons-nous? Dans la tempête, l'ouragan ou la galerne ?

TANIT:

À l'instant précis où les corps sont abattus. Alors, au moment de leur chute ...

DENIT:

... nous croiserons de nouveau nos bras et enlacerons nos mains...

TANIT:

... alors nous nous retrouverons. À l'apogée du cri qui ébranle les endormis, dans la vallée dont

la forme est celle d'une blessure ouverte, dans les larmes des peuples sans défense. Quand nous retrouverons-nous?

DENIT:

Quand le tumulte grondera et les éclairs assombriront la terre. Quand la bataille sera gagnée et perdue.

TANIT:

Nous reviendrons quand le vacarme le plus menaçant fera place à la quiétude la plus lugubre, quand il y aura un vainqueur et un vaincu.

DENIT:

Qui saluerons-nous comme vainqueur?

TANIT:

Celui qui obtiendra le plus de têtes.

DENIT:

Qui mépriserons-nous comme vaincu?

TANIT:

Celui qui ne sait pas conserver la sienne sur ses épaules.

DENIT:

Que fera alors le petit soldat?

TANIT:

Apprendre de sa nouvelle vie de loup.

DENIT:

Pourquoi alors le petit soldat s'acharne-t-il à suivre le traître? Ne sait-il pas à qui il doit obéir ?

TANIT:

Il s'est encore trompé, une autre fois, pour la deuxième fois.

GAMIN:

C'est de moi que vous parlez? C'est moi le petit soldat. Je veux apprendre de ma nouvelle vie de loup. Qui êtes-vous ? C'est quoi que je dois faire ? Dites-le-moi. Cette fois je n'échouerai pas.

TANIT:

Va fouiller dans les ténèbres.

(Le GAMIN s'enfonce dans l'obscurité.)

TRENTE-QUATRE.-

DENIT:

Encore plus propres?

TANIT:

Je vois encore des traces de boue. Frotte plus. Qu'elles brillent comme des épées.

DENIT:

Il est l'heure de changer les rôles.

(TANIT, avec sa cravache, fouette le visage de DENIT, qui retient un cri de douleur et à nouveau se baisse pour lui embrasser les bottes.)

TANIT:

C'est moi qui ai tout déclenché. Sans moi, tu ne serais rien. C'est moi qui ai tout réfléchi, qui ai pris la tête de la rébellion. Moi qui ai parlé avec eux. Sans moi, tu serais encore à la botte du vieux.

DENIT:

Puisque nous nous sommes débarrassés de lui, pourquoi ne pas faire de même avec ces étrangers ?

TANIT:

Ce n'est pas l'île qu'ils veulent. Ils vont la traverser comme la tempête au-dessus de la terre. Leur seul objectif, c'est le vieux. Lorsqu'ils en auront fini avec lui et auront sa tête, ils s'en iront, et alors moi je serai le seul maître en ce royaume.

(Un bruit. DENIT se lève.

CARNIT, errant sans but, passe devant eux.)

Que viens-tu faire ici ? Tu m'as refusé ton aide quand je te l'ai demandée. Toi et moi nous sommes ennemis.

DENIT:

Ne le regarde pas dans les yeux.

TANIT:

(À CARNIT.)

Tu vas mourir.

DENIT:

Il est déjà mort. Laisse-le.

TANIT:

S'il marche c'est qu'il est vivant. Si la machette peut encore le blesser c'est qu'il est vivant.

DENIT:

Laisse-le retourner dans la jungle.

TANIT:

Je n'ai peur de rien ni de personne.

(À CARNIT.)

Ne bouge pas. N'avance pas d'un pas.

Je t'ai averti. Ne dis pas que je ne t'ai pas averti.

(TANIT enfonce sa machette dans le corps de CARNIT, à peine troublé. Il ne saigne pas. DENIT l'enfonce un peu plus puis la retire, la lame propre.

CARNIT, devant la stupeur de TANIT et DENIT, poursuit son chemin et s'enfonce dans la jungle.)

TRENTE-CINQ.-

(Le SERGENT se réveille. Il cherche le GAMIN. Sort son couteau. Il est seul. Puis arrive le GAMIN, couvert de sang, le regard égaré mais solennel. Il porte un paquet enveloppé dans un tissu ensanglanté qui ne dissimule pas son contenu : une tête.)

SERGENT:

D'où viens-tu comme ça?

GAMIN:

Des ténèbres.

SERGENT:

Qui t'a mis dans cet état, petit?

GAMIN:

Avant d'entrer dans la jungle j'étais un petit. Maintenant je suis un loup.

(Il hurle)

SERGENT:

Ne fais pas ça.

GAMIN:

Mes mains sont des griffes. Mes dents des lames. Le sang est doux. Ce n'est plus moi. Je suis le loup du Commandant. Je flaire les traîtres. Les ennemis.

(Il le renifle.)

Tu as préparé le couteau? Tu pourrais en avoir besoin. Peut-être même cette nuit. Tout est truffé de traîtres.

SERGENT:

Qui t'a appris ça?

GAMIN:

Un loup sait suivre une trace. Pas besoin de repères. Que comptes-tu chasser avec ce couteau ?

SERGEANT:

Je ne chasse pas.

GAMIN:

À qui obéis-tu?

SERGEANT:

Ça suffit.

GAMIN:

Tu as peur?

SERGEANT:

Qu'as-tu là-dedans?

GAMIN:

Tu veux le savoir?

(Il jette le paquet aux pieds du SERGEANT.)

SERGEANT:

Mais qu'as-tu fait? Qu'es-tu allé faire?

(Le SERGEANT se penche sur le paquet, l'ouvre lentement. Il s'arrête en pensant à l'horreur qu'il craint de trouver. On devine la forme de la tête. Avant qu'il finisse de l'ouvrir, le GAMIN le pousse et le fait tomber. Il prend le contenu du paquet et le lance sur le SERGEANT. Le GAMIN se jette sur lui et le menace avec le couteau.)

GAMIN:

Je suis le Loup.

(Entrent DENIT et TANIT, qui se jettent sur le SERGEANT.)

TANIT:

(Au GAMIN:)

Attache-le.

(À DENIT:)

Il est à toi.

GAMIN:

Maintenant tu vas me conduire au Commandant.

TANIT:

Suis-moi.

(Ils sortent. DENIT, avec un rire stupide, secoue le SERGENT.)

DENIT:

Tu es déjà usé comme un vieillard. Tu me vois? Tu n'es plus qu'un tas d'ordures. À quoi servent encore tes yeux? À quoi te servent-ils?

(DENIT enfonce ses pouces dans les yeux du SERGENT, ce qui le fait crier et se tordre de douleur. DENIT rit cruellement.)

Regarde-moi maintenant. Regarde-moi. Je serai ton guide d'aveugle.

TRENTE-SIX.-

(Le GAMIN suit, de loin, TANIT. Celui-ci s'arrête. Le GAMIN le rattrape.)

GAMIN:

Je t'ai dit de t'arrêter. J'ai crié. Tu ne m'as pas entendu? Mes pieds s'enfoncent dans la boue et je ne peux pas avancer plus vite. Les bottes que le Commandant m'a données sont vieilles. Il faut me les nettoyer, avec ta langue. Tu m'entends? Avec ta langue.

(TANIT lui fait face.)

TANIT:

Compte les heures qui te restent.

GAMIN:

Je suis un soldat du Commandant..

TANIT:

Un soldat bien équipé.

GAMIN:

Je suis le loup de mon Commandant.

TANIT:

Tu n'es qu'une petite chatte enragée. Dommage de ne pas t'avoir connu dans de meilleures conditions.

(Le GAMIN sort rapidement un couteau.)

GAMIN:

Ça c'est mes griffes. Je vais te les enfoncer dans la gorge.

(TANIT le désarme facilement.)

TANIT:

Si tu veux m'égorger, approche-toi de moi la nuit, par trahison.

GAMIN:

Je peux t'abattre de jour et en face.

TANIT:

Je dors les yeux ouverts. Mais tu as déjà perdu une occasion.

(TANIT l'immobilise et l'attache à un arbre par les poignets et les chevilles. Puis il aiguisé un couteau, avec lequel il fait des dessins sur sa peau.)

GAMIN:

Détache-moi et bats-toi comme un homme.

TANIT:

Nous sommes déjà face à face. Et je veux que tu me regardes dans les yeux. Je vais en finir

avec toi comme fait le lion avec ses proies. En commençant par le bas, par les jambes et en remontant petit à petit pour que sa victime ne meurt pas à la première morsure. Comme ça tu sentiras chacune des caresses que je vais t'offrir.

(Les broussailles remuent. Une silhouette sombre, immense, se confondant avec la végétation, se fraye un chemin jusqu'à lui. L'horreur l'immobilise.)

Toi tu ne peux plus rien me faire. Je leur ai parlé et maintenant ce sont eux qui ont les armes et qui commandent. Maintenant l'île est à moi, ils me l'ont donnée. Quand ils vont partir, je m'en chargerai. Cette terre me revient. Toi tu n'es plus rien ici. Personne ne t'obéit. Personne ne t'écoute. Tu ne peux rien me faire. Rien me faire. Rien.

(Le COMMANDANT ne lui répond pas. Il s'approche jusqu'à le recouvrir de sa taille et, d'un coup, l'égorge. Il coupe les cordes qui attachent le GAMIN, et pénètre à nouveau dans la jungle.)

TRENTE-SEPT.-

(Le SERGENT, au pied d'un arbre, les orbites vides. Le GAMIN, accroupi à côté de lui.)

GAMIN:

Eh l'Ancien. L'Ancien. Écoute. Quelqu'un chante. Tu entends? C'est une voix de femme. Elle a encore sa voix pour chanter.

SERGEANT:

Tu es toujours là?

GAMIN:

C'est une petite chanson. Une chanson de femme seule, de vieille fille. Les mains sèches, les doigts osseux, les joues qui tombent comme des feuilles. Mais son cou est doux, blanc, pur. Le sang ne l'a pas étouffée.

SERGEANT:

J'entends juste le vent.

GAMIN:

Combien de fois cette mélodie m'a été chantée à l'oreille. Je ne me serais jamais lassé de l'entendre. Tu comprends ce qu'elle dit ?

SERGEANT:

Je n'entends aucune chanson.

GAMIN:

Tu veux que je te poignarde?

SERGEANT:

Il n'y a plus rien sur l'île. Plus une âme. Juste le vent.

(Le GAMIN essaie de chanter au rythme du vent, à voix rentrée, en murmurant.)

SERGEANT:

Depuis combien de temps sommes-nous seuls? Seuls, toi et moi. Les morts, les vivants, tous nous ont abandonnés. Seuls, toi et moi.

GAMIN:

Non. Nous ne sommes pas seuls. Je l'ai vu. Sur la plage, devant les bateaux des envahisseurs. Je vais te conduire à lui.

SERGEANT:

À quoi bon?

GAMIN:

Il veut te parler. Te donner des ordres.

SERGEANT:

Un vieillard. Un pauvre vieillard aveugle. Ça ne peut pas faire grand chose.

GAMIN:

Hier j'ai traversé la jungle, là où les broussailles s'éclaircissent. Les arbres se raréfiaient et la vue se dégagait. L'odeur de la mer purifiait l'air vicié. Au fond, un bleu intense que je n'avais encore jamais vu. Mes pieds qui s'enfonçaient en marchant. Et il était là. Debout sur le sable, devant la mer.

SERGEANT:

Qui est là?

GAMIN:

C'est moi, l'ancien, tu dérailles?

SERGEANT:

Quelqu'un arrive.

GAMIN:

Il n'y a personne.

(De la jungle sort DENIT.)

DENIT:

Lui c'était mon espoir. Sa voix me motivait et elle en aurait motivé des centaines comme moi. Maintenant le sang gicle de sa gorge.

(Le GAMIN fait feu sur DENIT, qui malgré les impacts continue d'avancer, et de s'approcher de lui.)

GAMIN:

C'était un rebelle, un assassin.

DENIT:

Et celui qui l'a tué ? Pourquoi ne m'a-t-il pas descendu avant pour que je ne le vois pas mort ?

SERGEANT:

Tire.

(Le GAMIN tire à nouveau.)

DENIT:

Pourquoi tu me fais ça? Laisse-moi te prendre dans mes bras. J'ai froid.

(DENIT est arrivé près du GAMIN.)

SERGEANT:

Descends-le.

DENIT:

Pourquoi tu ne me prends pas dans tes bras?

(DENIT, de ses mains, entoure les épaules, le cou du GAMIN, qui tire le dernier coup, définitif. DENIT s'effondre en glissant jusqu'au sol.)

(PAUSE)

SERGEANT:

Gamin, gamin! Réponds-moi, gamin.

GAMIN:

J'ai la bouche amère.

SERGEANT:

Plus de temps à perdre.

(Le GAMIN s'approche du SERGEANT et l'aide à se relever.)

TRENTE-HUIT a.-

(La plage. Une lumière éblouissante qui emplit tout, et le fracas de la mer se brisant sur la côte. Le COMMANDANT, debout, contemple le rythme incessant des vagues, sans plus rien attendre, le regard vers l'infini. Le GAMIN sert de guide d'aveugle au SERGENT, qui marche de façon mal assurée. Le COMMANDANT, tout en les sachant arrivés, ne bouge pas, ni ne les regarde.)

GAMIN:

Il est là.

SERGEANT:

Il sait qu'on est arrivés?

GAMIN:

Je ne veux pas le déranger.

SERGEANT:

Je croyais que tu étais son loup?

GAMIN:

Monsieur.

COMMANDANT:

La jungle rejette ses fantômes.

SERGEANT:

Commandant, vous ne reconnaissez pas les vôtres?

COMMANDANT:

Il y a encore des vivants?

GAMIN:

Monsieur.

COMMANDANT:

Puisque vous êtes encore en vie, pourquoi venez-vous ici? Vous feriez mieux de vous enfuir.

GAMIN:

Monsieur, cet homme est aveugle.

COMMANDANT:

(Au GAMIN)

Amène-le ici et laisse-nous seuls.

GAMIN:

Monsieur, avant je voudrais vous parler... je voudrais vous dire, que j'ai changé. Que maintenant je ne vous décevrais pas, que je saurais être à la hauteur...

COMMANDANT:

Tu n'as pas compris?

GAMIN:

Si, monsieur.

(Le GAMIN conduit le SERGENT auprès du COMMANDANT et s'éloigne. Le COMMANDANT met les mains autour du cou du SERGENT qui tente de se libérer. Mais le COMMANDANT serre, et le SERGENT perd ses forces et laisse tomber les bras. Le COMMANDANT le lâche et le SERGENT, sous l'impulsion, chancelle.)

COMMANDANT:

Tu n'es déjà plus rien.

SERGENT:

C'est pour ça que tu voulais me voir, pour me dénigrer et m'insulter à ton goût ?

COMMANDANT:

(Il regarde le ciel.)

Tout ce qui est vivant abandonne l'île.

Ce qui ne peut voler s'entasse sur le rivage. J'ai vu des animaux mourir noyés à quelques mètres du bord. Les oiseaux de proie piquaient du ciel sur eux, et beaucoup d'entre eux, rassasiés d'une charogne, s'écrasèrent sur le sol le ventre gonflé.

Bientôt il ne restera plus rien de vivant sur l'île.

(PAUSE)

J'ai parlé à tous, hameau après hameau, famille après famille. J'ai cherché ceux qui autrefois m'ont juré fidélité. J'ai appelé dans toutes les maisons. Personne ne veut se souvenir. Quelqu'un s'est approché, et m'a donné à manger, comme si j'étais un mendiant. Ensuite, ils m'ont laissé seul.

SERGEANT:

Aujourd'hui tu ne trouverais personne pour te donner l'aumône. Il n'y a plus personne. Ce n'est plus qu'une île de morts.

COMMANDANT:

(Acquiesçant, en silence)

Nous fûmes les premiers à arriver.

Et maintenant nous sommes les derniers.

SERGEANT:

Et les gens des bateaux?

COMMANDANT:

Ils ont miné chaque racine de chaque arbre. Chaque brin d'herbe est condamné.

Plus rien ici ne les intéresse.

Maintenant écoute, tu vas connaître ta mission.

SERGEANT:

Une mission pour un aveugle?

COMMANDANT:

Nous ne pouvons pas perdre de temps. La jungle va exploser. C'est sans doute moi qui ai donné cet ordre il y a longtemps. Mais eux savent être sans pitié.

C'est moi qu'ils veulent, ils veulent ma mort.

SERGEANT:

Tu peux t'enfuir.

COMMANDANT:

Jamais nous n'avons tourné le dos à rien ni personne.

Et maintenant non plus nous ne le ferons pas.

Toi tu t'en chargeras.

SERGEANT:

Le gamin peut le faire mieux que moi.

COMMANDANT:

C'est à toi que je parle. À personne d'autre. Fidélité, discipline. Dois-je te le rappeler?

SERGEANT:

Je suis vieux. Les années m'ont vaincu.

COMMANDANT:

Je ne veux pas entendre plus d'excuses.

(Pause)

Tue-moi.

(Pause)

SERGEANT:

Pourquoi veux-tu que ce soit moi?

COMMANDANT:

Tu as l'audace de me demander des explications ?

SERGEANT:

Fais le toi-même.

COMMANDANT:

Tu feras en sorte que le monde sache que je n'ai pas fini comme un lâche. Tue-moi et détruis mon cadavre.

SERGEANT:

Tu veux devenir une légende, et pour ça tu t'en fous que je finisse comme un traître.

COMMANDANT:

Tu l'étais déjà avant. Aujourd'hui tu n'as pas le droit de te dérober.

(Le SERGENT donne un coup de poing là où il croit que se trouve le COMMANDANT, qui bouge légèrement, et prend le poing en plein dans l'épaule. Le COMMANDANT, à peine troublé par le coup soutient l'aveugle, l'empêchant de s'étaler de tout son long sur le sol.)

SERGENT:

Lâche-moi. Ne me touche pas.

COMMANDANT:

Continue. En me haïssant. Ça te sera plus facile.

SERGENT:

Parle-leur. Négocie.

COMMANDANT:

Je ne serai pas leur prisonnier.

SERGENT:

Et qu'est-ce qu'on pensera de moi?

COMMANDANT:

Ils te respecteront. Je suis sûr qu'ils sauront t'en remercier. Tu pourras finir ta vie en paix.

SERGENT:

Laisse tomber cette folie.

COMMANDANT:

Obéis. C'est un ordre.

SERGENT:

À une époque j'étais ton meilleur ami.

COMMANDANT:

Ça ne change rien.

(Élevant la voix)

Soldat.

GAMIN:

Monsieur?

(Le COMMANDANT tend la main vers le fusil que porte le GAMIN.)

COMMANDANT:

Ton fusil.

(Le GAMIN lui donne l'arme.)

Va faire une battue dans les broussailles. Il se peut que quelqu'un y rôde.

GAMIN:

J'ai déjà bien regardé, monsieur. Et n'ai rien vu...

COMMANDANT:

Soldat!

GAMIN:

Oui, monsieur.

(Le GAMIN sort. Le COMMANDANT donne le fusil au SERGENT.)

SERGENT:

Je ne peux pas. Mes yeux ne voient pas.

COMMANDANT:

Appuie sur la gâchette.

(LE COMMANDANT appuie la gueule du fusil sur sa poitrine.)

(PAUSE.)

(Le SERGENT tire.)

(Le COMMANDANT reste debout, droit. Le GAMIN sort en courant des fourrés. Un second coup de feu. Le COMMANDANT s'écroule. Le SERGENT tient toujours le fusil dans ses mains.

La forêt explose en un total incendie.

Le GAMIN se cache le visage dans les mains.)

GAMIN:

Pourquoi?

(Le GAMIN s'approche du COMMANDANT. D'une voix douloureuse, désespérée, sereine, il dit.)

Mon Commandant.

(PAUSE.)

(Le corps mort du COMMANDANT. Le GAMIN n'ose pas le toucher.)

C'est toi qui l'as tué.

SERGEANT:

J'ai fait mon devoir.

GAMIN:

Tu l'as tué avant qu'il ne m'ait pardonné.

TRENTE-HUIT b.-

(La plage. Une lumière éblouissante emplit tout, et le fracas de la mer se brisant sur la côte. Le COMMANDANT, debout, contemple le rythme incessant des vagues. Le GAMIN sert de guide d'aveugle au SERGENT, qui marche de façon mal assurée. Le COMMANDANT, bien que les sachant arrivés, ne bouge pas, ni ne les regarde.)

SERGEANT:

On est arrivés?

GAMIN:

On y est.

SERGEANT:

Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

GAMIN:

Il faut que je lui parle.

SERGEANT:

C'est toi son loup. Qu'est-ce que tu attends?

GAMIN:

Il est occupé, il réfléchit.

SERGEANT:

Dis-lui qu'on est là. Plus de temps à perdre.

GAMIN:

(Au COMMANDANT:)

Monsieur. Il est ici. Il est armé. Il veut vous tuer.

(Le COMMANDANT ne répond pas, ne bouge pas, comme si ces paroles n'étaient pas pour lui .)

GAMIN:

Il est aveugle. Mais encore dangereux.

(SILENCE.)

Monsieur, je ne voulais pas vous abandonner.

COMMANDANT:

Toi aussi tu m'as trahi.

GAMIN:

Monsieur!

COMMANDANT:

C'est trop tard.

GAMIN:

Monsieur, laissez-moi vous expliquer.

(La forêt explose dans un total incendie.)

TRENTE-HUIT c.-

(La plage. Une lumière éblouissante emplit tout, et le fracas de la mer se brisant sur la côte. Le COMMANDANT, debout, contemple le rythme incessant des vagues, sans attendre quoi que ce soit, le regard vers l'infini. Le GAMIN sert de guide d'aveugle au SERGENT, qui marche de façon mal assurée. Le COMMANDANT, bien que les sachant arrivés, ne bouge pas, ni ne les regarde.)

GAMIN:

(Au SERGENT:)

Tue-le. Ce n'est qu'un vieillard anéanti.

(La forêt explose en un total incendie.)

Nous sommes ici.

FIN.

NOTE : *TRENTE-HUIT a*, *TRENTE-HUIT b* et *TRENTE-HUIT c* n'indiquent pas d'alternatives ou de possibilités, ni une série chronologique ou narrative. Ce sont des scènes qui s'imbriquent l'une dans l'autre, chacune naissant de la résonance que laisse entendre l'autre, et qui se dérouleraient en même temps. La même scène conjuguée à des niveaux de plus en plus cachés de la triade de caractères COMMANDANT-SERGENT-GAMIN.

Notes pour la création

LES MAUDITS a été représenté pour la première fois en Octobre 1999 dans la Salle “Cuarta Pared” (Madrid), dans le cadre du Festival d'Automne. Mise en scène de Guillermo Heras, scénographie de Elisa Sanz, éclairage de Miguel Ángel Camacho, musique de Miguel Ángel Mañanas, interprétation de Lidia Palazuelos, Paco Obregón, Fernando Romo, Ángel Sardá, Juan Matute, Sardo Irrisarri et Isaac Cuende.

LES MAUDITS

Perdus dans une jungle qui dépasse tout ce qui est humain. Soldats sans armée, guérilleros sans guérilla. Un monde oublié, si loin. Oubliés du reste du monde, exclus de ce qui s'appelle simplement la “civilisation”. Rayés de la carte ; eux, qui dans un autre temps, furent son meilleur emblème ; son rempart le plus sûr, sa meilleure promotion. Et là, au cœur de l'oubli, des hommes comme des ombres, perdus dans l'enfer vert, confondant dans ce paysage leurs corps, dans la boue leurs uniformes, leurs visages dans le feu immobilisé de la végétation, en répétant et en perpétuant des traditions, des rites, des tableaux d'avancement et des échelons. “Ici est le bras, ici le fusil. Mais, où faire feu (l'ennemi nous entoure-t-il?)”. Là, si loin, où rien de cela n'a de sens, où cela ne signifie plus rien.

Si loin?

Peut-être les Philippines, peut-être les derniers dans ce lieu, si loin de chez eux. Des restes improbables d'un empire impossible (les colonies existent-elles?). Durant cet autre 98 si triste. Peut-être les derniers hommes, les derniers jours ...

... une sierra de Bolivie, aux derniers moments du Commandant "Che" Guevara ...

... la Yougoslavie bombardée, le Kosovo outragé et massacré ...

... le Vietnam, l'Afghanistan, l'Irak ...

... les Balkans et leur chapelet de douleurs, ce qui encore est criant au Chiapas, honteux au Kurdistan, blessure ouverte en Algérie...

... et autour de nous la jungle, dans sa phase d'extinction, même si elle est parfois si proche, si

suffocante...

... la guerre ici, en ouvrant des tranchées dans nos rues, dans nos villes. Hier, la Yougoslavie ; demain l'Espagne, dans un avenir plus ou moins proche, ou un passé trop récent? (Dans les Montagnes, les traces des maquis résonnent encore).

... Perdus dans une terre étrangère.

Mais existe-t-il sur la terre un lieu où nous pouvons assurer ; "c'est ma patrie ; pour elle je tuerai et je mourrai" sans que la honte ne nous assaille en dénonçant l'imposture?

Des éloignés. Des étrangers.

Non voulus, non désirés.

Des intrus. Toujours des intrus.

Disparues les frontières, les relations cordiales, les campagnes humanitaires. Perdues.

Des oubliés.

Seulement un groupe d'hommes. Des hommes ... et reste la douleur. La frustration, l'envie, la haine ... la solitude, ce sont les choses qui nous sont toujours permises.

Uniformisés sous l'insigne d'une armée qui n'existe plus... Qu'est-ce qui les oblige à continuer ensemble? Survivre ? Doivent-ils payer ce prix pour cela?

Ce qui reste de cette hiérarchie militaire : un Commandant, un Sergent, un Avocat rongé par le "mal de la forêt" ; les indigènes qui, contaminés par un idéal sans aucun sens, enrôlés dans la troupe, ont perdu tout contact avec les leurs et sont obligés de répéter de vieux schémas tragiques de trahison, de loyauté, d'ambition... Tout cela et un gamin.

UNE DRAMATURGIE DE LA DESTRUCTION

Dramaturgiquement, la première chose est de rendre compte d'une atmosphère, d'un climat. La jungle doit tout inonder, pas seulement la scène. Elle doit être présente jusque dans le dernier recoin du lieu de représentation, jusqu'à effacer la sécurité de n'importe quelle porte de sortie.

Ne pas permettre au spectateur de penser : “Cela arrive ici, où tout est fiction, mensonge, mais là-bas, dehors, où la vérité dans laquelle je me réconforte, m'attend ma voiture, ma maison, mon travail”. Au début de la représentation, les valeurs sûres disparaîtront pour tous. Ceux qui osent être plus que des spectateurs, des complices, disposent d'un corps et d'une âme pour vivre la péripétie des personnages. Impossible d'y échapper. Et notre désir est que le spectateur soit changé en partie par le sacrifice qui se déroule devant lui, à l'intérieur du vieux rite revécu du théâtre ; qu'il cesse de penser aux acteurs, aux masques, et se sente joint aux personnages en participant à l'action.

La densité de l'espace est primordiale. Le domaine de la jungle s'oppose à l'environnement hiérarchisé dans lequel les personnages vivent, celui-ci se raréfiant avec la trahison et le meurtre.

Un dernier lieu demeure dans cette géographie morale, la Plage, espace ouvert et éblouissant en face de la claustrophobie obscure de la forêt. Là où tout essaie de recommencer à atteindre un sens. Ce lieu final d'arrivée où l'existence d'une réponse controversée, où l'interrogation que je crois immense et ce qui devrait être la fin, la fermeture, se transforme en possibilité plurielle. Les hommes, leurs ambitions, leurs désirs, leurs craintes, ne sont alors rien face au rugissement d'une mer impassible et le mugissement d'une forêt dans les flammes.

RAÚL HERNÁNDEZ GARRIDO

Raúl Hernández Garrido (Madrid, 1964) est l'un des auteurs phares de la nouvelle dramaturgie espagnole. Il concilie son activité de dramaturge avec l'enseignement universitaire, ainsi qu'avec celle de scénariste, metteur en scène, et réalisateur de télévision. Parmi ses travaux pour l'audiovisuel il faut noter les longs métrages *Escuadra hacia la muerte*, tiré de la pièce d'Alfonso Sastre (2006) et *Antes de morir piensa en mí* (2009), inspiré de sa propre pièce *Los engranajes*. Il a réalisé de nombreux documentaires pour TVE. Actuellement, il termine sa thèse de doctorat sur la construction de l'imaginaire et le cinéma de Mizoguchi, sous la direction de Jesús González Requena. Et son premier roman *Abrieron las ventanas*, est publié aux Éditions "Irreverentes".

Comme auteur de théâtre, il a obtenu en 2007 le Prix El Espectador Teatral avec *Los sueños de la ciudad*, le Prix de Teatro Born 2000 avec *Si un día me olvidarás*; l'Accessit au Prix SGAE de Théâtre 1998 avec *Los restos Fedra*; le Prix Lope de Vega en 1997 pour *Los engranajes*; en 1996 le

Prix Rojas Zorrilla pour *Los restos: Agamenón vuelve a casa*; en 1994 le Prix Calderón de la Barca pour *Los malditos*, et le Prix Ciudad de Alcorcón en 1991 pour *De la sangre sobre la nieve*.

Il a été finaliste du Prix National de Littérature Dramatique en 2000. Sa pièce *La persistencia de la imagen* a été montée par le Centre Dramatique National (mai 2005). Cette pièce, dans sa version courte (1996) fait partie de l'anthologie *Teatro breve entre dos siglos*, réalisée par Virtudes Serrano pour la Chaire de Lettres Hispaniques, alors que la version longue, dont le titre est *juego de 2*, a été publiée dans le numéro d'automne 2008 de la revue Premier Acte. Ses textes ont été traduits dans une dizaine de langues et représentés en Russie, Hongrie, Portugal, Argentine, Roumanie, Italie, Brésil, Costa Rica, etc.

Il entretient une page personnelle sur ses écrits sur le réseau : www.geocities.com/raulhgar

Par ailleurs, un espace lui est dédié à la Bibliothèque Virtuelle Miguel de Cervantes (<http://www.cervantesvirtual.com/portal/AAT/hernandez>),

ainsi que dans la Revue Stichomythia, de l'Université de Valencia (<http://parnaseo.uv.es/Ars/Autores/Hernandez/engranajes/inengra.htm>).